

plus

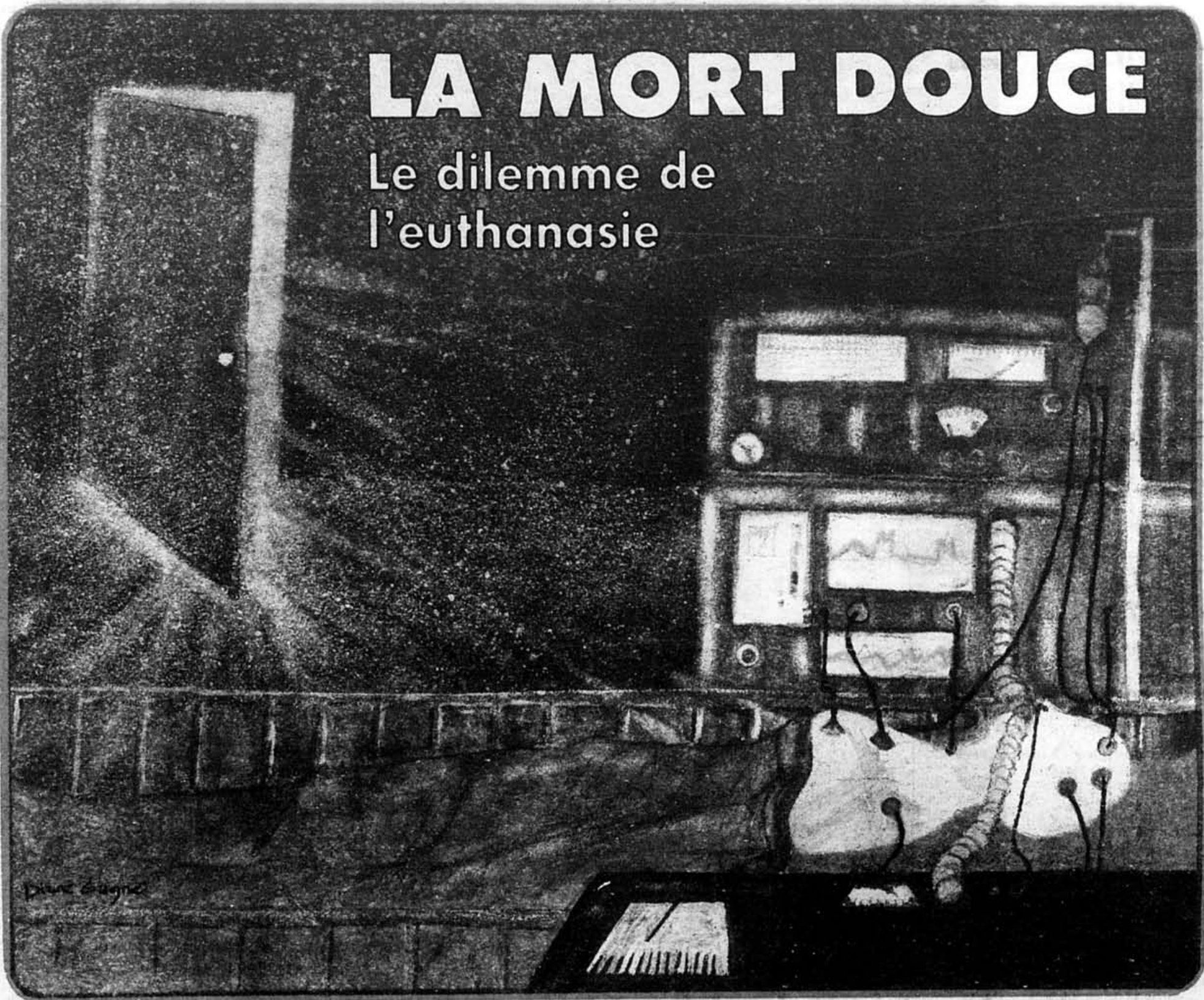
la presse

MONTRÉAL, LE SAMEDI 7 DÉCEMBRE 1985

LES PROFESSIONNELS DE LA VISION
GREICHE ET SCAFF
OPTOMETRISTES
30 SUCCURSALES 336-5330

LA MORT DOUCE

Le dilemme de
l'euthanasie



nouvelles
frontières

INTERNATIONAL



PARIS		389 ^s	
SÉNÉGAL	AU	FRANTEL	1 649 ^s
	MAP	12 n.	
LES GALAPAGOS		avec croisière	1 899 ^s
		12 n.	

Prix minimum, base double, taxes en sus, hiver 85-86

Session d'information, mardi 18h00, au 800 de Maisonneuve est

nouvelles
frontières

1130, boul. de Maisonneuve o 288-4800
800, boul. de Maisonneuve e 842-1450
Sans frais de l'extérieur 1-800-361-2133
Detentrice d'un permis du Québec

LES PHOTOS DE

la presse

Pierre McCann



De Bourassa à Bourassa

C'est le 29 avril 1970 que Robert Bourassa devenait premier ministre du Québec pour la première fois. Il était âgé de 36 ans. Dans la circonscription de Mercier où il s'était présenté, il terminait bon premier, avec 15 379 voix, devant le candidat péquiste Pierre Bourgault (12 305). Le candidat de l'Union nationale, Conrad Touchette, terminait troisième avec 4 065 voix, suivi du créditiste Clément Patry avec 1 118. Au niveau provincial, le Parti libéral occupait 72 sièges, l'Union nationale 16, le Crédit social 13 et le PQ 7.

Ce soir-là, c'est un Robert Bourassa exubérant qui a rencontré ses partisans à la salle de la Fraternité des policiers de Montréal, rue Gilford. Il n'hésitait pas à lever les bras en réponse aux acclamations de la foule. L'atmosphère était vraiment à la fête.

Lundi soir dernier, soit 15 ans plus tard, M. Bourassa reprend le pouvoir avec encore plus d'éclat. Toutefois, malgré l'ampleur de la victoire, il n'a pu se faire élire dans sa circonscription de Bertrand. Il n'en fallait pas davantage pour créer une atmosphère bien différente de celle de 1970.

Notre photographe Pierre McCann, qui a pris cette photo lors de la première victoire, était au centre Pierre-Charbonneau, lundi. Pas une fois il n'a vu M. Bourassa lever les bras en signe de victoire. Il lui a même semblé triste.

Pas de doute, la victoire avait bien meilleur goût il y a 15 ans.

Fiche technique

Appareil: Nikon F avec flash
Objectif: 35 mm
Ouverture: 1/60e à f/16
Pellicule: Tri X



LE GRAND DILEMME DE LA FIN DU XX^e SIÈCLE

Choisir entre la «mort douce» ou les soins palliatifs

Mourir dans la dignité: un droit ou un devoir? Voilà un des grands dilemmes qui risquent de dominer la réflexion de l'Humanité d'ici la fin du siècle. Comme c'est présentement le cas pour l'avortement et ce le sera demain pour la fertilisation in vitro et la recherche médicale avec les embryons.

Qu'il s'agisse de l'euthanasie volontaire, de la «mort douce» ou du suicide rationnel, chez des patients cancéreux en phase terminale ou chez des paralysés à la suite d'accidents; qu'il



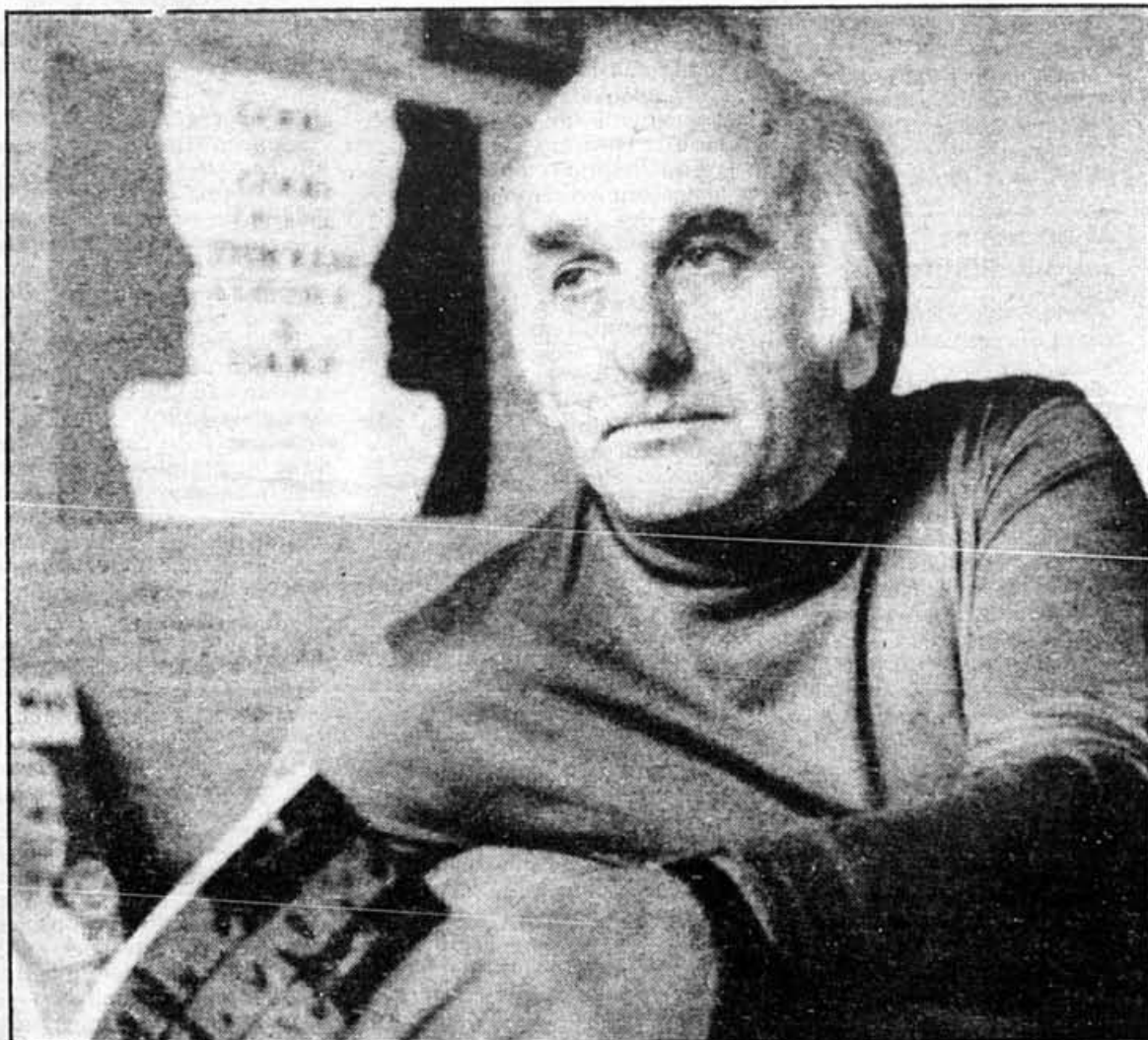
Françoise Côté

s'agisse de la survie de nouveaux malformés ou de l'interruption de traitement pour un malade pour qui la médecine est impuissante, toujours au cœur du débat se retrouve le caractère sacré de la vie humaine, fondement de la morale occidentale. C'est pourquoi le dilemme de l'euthanasie va exiger d'importants choix de société.

Aujourd'hui plus de 70 p. cent des gens meurent en institution, surtout dans les hôpitaux, alors qu'il y a à peine une quarantaine d'années on s'éteignait tranquillement à la maison. L'explosion de la technologie médicale permet maintenant la ventilation ou l'alimentation artificielle d'un patient dans un coma irréversible. Depuis une quinzaine d'années on a vu surgir en contrepartie les mouvements combattant l'acharnement thérapeutique ainsi que des associations pour la mort dans la dignité, avec comme alternative les soins palliatifs en institution et à domicile.

Pionnière du mouvement des hospices pour les mourants en Grande-Bretagne, le Dr Cecily Saunders, directrice de l'Hospice St. Christopher, à Londres, a pensé à haute voix à la télévision américaine (PBS) disant: «Il y a un danger qu'on vienne à parler du devoir de mourir dans la dignité» que ce soit à cause des coûts sociaux que représente le soin des mourants, voire même à cause de questions d'intérêt dans la famille du mourant.

Le Dr Saunders ne cache pas son inquiétude devant la montée dans le monde occidental des mouvements pour la mort



L'écrivain Derek Humphry et son livre «Let Me Die Before I Wake».

photothèque LA PRESSE

dans la dignité, qui sont des organismes d'aide à l'euthanasie active.

Plus d'un demi-million de personnes adhèrent à quelque 25 sociétés pour le droit de mourir dans la dignité, surgies depuis le début des années 70, sauf pour la plus ancienne «EXIT», fondée en 1935 en Grande-Bretagne. Au Canada, il existe deux de ces sociétés: «Dying with Dignity», avec son secrétariat à Toronto, et «Canadian Society for the Right to Die with Dignity», dont la base est à Vancouver. Au total moins d'un millier d'adhérents, avec par ailleurs 500 Canadiens membres de HEMLOCK (traduire ciguë en français) une des

associations américaines dont le siège est à Los Angeles.

Testament biologique

En septembre dernier, à Nice, s'est tenu un congrès international sur l'euthanasie ou sur «la mort douce», comme on préfère dire en pays francophones. Quelque 600 participants ont débattu la question centrale: «Faut-il maintenir en vie contre leur gré, des malades incurables victimes de grandes souffrances?» Leurs discussions ont abouti au constat d'une lutte de pouvoir entre médecin et patient.

Le pionnier des greffes cardiaques, le Dr Christian Barnard, qui a choisi d'abréger les

souffrances de sa mère en pratiquant l'euthanasie passive, s'est déclaré à Nice en faveur de l'euthanasie active. Il est d'avis que seul le médecin peut décider en connaissance de cause de l'interruption d'une vie. Mais plusieurs militants pour «la mort douce» ne sont pas d'accord. Ils pensent que c'est le patient qui doit décider.

Deux instruments émergent comme moyens pour le patient de faire connaître sa volonté: le testament biologique ou testament de vie (Living Will) actuellement reconnu seulement par l'État de Californie d'une part et d'autre part le passeport en faveur de l'euthanasie. Dès l'an dernier, l'Association néerlandaise pour l'euthanasie vo-

lontaire a commencé à émettre un passeport indiquant que son détenteur a signé une déclaration en faveur de l'euthanasie.

Portant une photo du détenteur, le document contient le texte suivant: «Le porteur refuse expressément à quiconque de le traiter ou soigner médicalement si il se trouve (...) dans une situation qui ne lui donne pas de perspectives pour un rétablissement raisonnable ou une vie digne.» Le Code pénal néerlandais prévoit une peine de trois à douze ans de prison pour une personne qui porte assistance à celui qui réclame l'euthanasie.

Par ailleurs, le testament biologique a été débattu longuement au congrès de Nice. Document rédigé en deux exemplaires et périodiquement mis à jour, il se lit comme suit: «À partir du moment où je ne serais pas en mesure de m'exprimer et où le traitement ne garantirait pas le rétablissement normal de mes facultés mentales et physiques, je refuse d'être maintenu en vie par des médicaments, techniques ou moyens artificiels; je désire que des médicaments me soient administrés pour apaiser mes souffrances, même s'ils doivent hâter le moment de ma mort; je demande que l'on ait recours à l'euthanasie (mort douce).» Les quelque 10000 membres de l'Association française pour le droit de mourir dans la dignité (ADMD) ont signé ce document.

Formé essentiellement «pour conserver ou sauver la vie», les médecins sont souvent très réticents devant de tels documents. Plusieurs soutiennent n'avoir jamais rencontré un patient qui ait réclamé la mort. De plus, même si les condamnations pour retrait d'un traitement sont rares, les médecins se sentent sur un terrain dangereux.

Conscients de ces réticences chez le médecin, les participants au congrès de Nice ont beaucoup parlé de la tendance chez les membres des associations pour la mort dans la dignité à rechercher des médecins compréhensifs qui tiendront compte de leur volonté.

Pourquoi veulent-ils mourir?

Quels motifs animent les personnes qui optent pour l'euthanasie? Le président du mouvement canadien «Dying with Dignity», le professeur P.-H. Nowell-Smith, qui enseigne la philosophie à l'Université York, de Toronto, déclarait récemment que les personnes appartenant à des sociétés comme

Peut-on apprivoiser la mort?

la sienne «ne sont pas tellement effrayées devant des maladies dramatiques, mais craignent plutôt des conditions comme la sénilité, le fait d'être des fardeaux pour les autres et le fait de continuer à vivre alors qu'ils ne peuvent fonctionner de façon autonome, comme des êtres humains».

La voix la plus percutante et la plus persistante pour la mort dans la dignité demeure certes celle de Derek Humphrey, ancien journaliste du *Sunday Times* de Londres. Président de HEMLOCK, M. Humphrey a acquis une réputation internationale avec son best-seller «Jean's Way» (1978). Ce livre relate la mort de sa première femme, Jean, à la suite de l'absorption d'une dose mortelle de barbituriques et de codéine. Neuf mois avant son décès, le couple avait conclu un pacte, à la demande même de Jean, qui voulait à tout prix éviter de mourir dans un état de dégradation semblable à celui dans lequel se trouvait sa mère au moment de son décès cinq ans auparavant.

«Je préfère vivre moins longtemps et partir de la façon que je désire»: (I'd rather live a little less and go on my own terms), avait-elle dit. Portée à la télévision, l'histoire de Jean Humphrey a été saluée en Grande-Bretagne comme une grande histoire d'amour. M. Humphrey n'a jamais été inquiété par la justice anglaise.

Maintenant installé aux États-Unis, comme président du mouvement HEMLOCK, M. Humphrey a publié en 1981 un second livre de 116 pages sous le titre «Let Me Die Before I Wake». À travers des cas vécus de «self delivrance», le livre identifie les drogues qui peuvent avoir des effets mortels. Malgré le tollé soulevé par sa publication, ce livre a discrètement dépassé les 35000 exemplaires vendus.

En 1982, en France, c'est un véritable manuel de la mort douce qui a été publié sous le titre choc: «Suicide, mode d'emploi», écrit par Claude Guillon et Yves Le Bonniec (Éditeur Alain Moreau, Paris). Plusieurs librairies françaises ont refusé de le vendre. Au Canada, certaines librairies ont vendu ce livre sous le comptoir à des universitaires et des professionnels dans le Québec tandis qu'en Ontario, celui-ci était disponible au grand jour.

Parlant à deux reprises à Montréal, M. Derek Humphrey a plaidé pour la décriminalisation de l'aide au suicide, afin d'éviter que les personnes déterminées à mettre fin à leur vie

en soient réduites à utiliser des moyens désespérés comme les armes à feu, le gaz, etc. M. Humphrey est convaincu que la personne en phase terminale qui supplie que l'on mette fin à sa vie doit recevoir l'aide voulue.

L'objection la plus fréquente opposée à ceux qui invoquent la décriminalisation de l'aide au suicide rationnel mentionne le danger de voir utiliser la mort par compassion pour des fins criminelles ou des calculs d'intérêts. En somme, c'est «le devoir de mourir dans la dignité» redouté par le Dr Saunders, que des pressions familiales ou autres pourraient imposer à une personne en phase terminale.

Alternative : soins palliatifs

Lors d'une recherche, M. Richard Carpentier, de l'Université du Québec, a identifié cinq valeurs qui sous-tendent les revendications des sociétés pour la mort dans la dignité: le droit à une mort digne; le contrôle de sa vie, le contrôle de la souffrance, la compassion pour le malade et le respect du sens commun. Ce chercheur note que ces mêmes valeurs se retrouvent à la base de la philosophie des soins palliatifs.

En effet, si on dit non à l'euthanasie, l'alternative réside dans les soins palliatifs, qui connaissent actuellement au Canada une véritable explosion. La première unité de soins palliatifs canadienne a célébré son dixième anniversaire en janvier dernier à l'hôpital Royal Victoria à Montréal. Née sous l'impulsion du Dr Balfour Mount, elle a fait école non seulement au Québec mais sur tout le continent nord-américain.

Pour 1981-82, la dernière année pour laquelle on dispose de statistiques complètes, il y a eu environ 5000 admissions dans des unités de soins palliatifs, tandis qu'au cours de la même année on a enregistré 40811 décès par suite du cancer seulement. C'est donc que pour le moment les soins palliatifs ne bénéficient qu'à 10 p. cent des patients qui meurent de cancer.

La clé d'une unité de soins palliatifs est son équipe multidisciplinaire spécialisée dans toutes les facettes des soins aux mourants, qu'il s'agisse du contrôle de la douleur, du traitement des symptômes, d'un appui psychologique, que de l'assistance à la famille du patient. C'est une approche globale du patient, qui fait dire au Dr Marcel Boisvert, de l'Unité du Royal Victoria, que les soins palliatifs sont une spécialité médicale au même titre que l'obstétrique.

Actuellement on trouve des unités de soins palliatifs dans des hôpitaux d'enseignement, des lits disséminés dans des institutions. Mais la directrice de la Fondation des soins palliatifs, le Dr Dorothy Ley, de Toronto, a prédit à Montréal en janvier dernier, que les soins palliatifs vont dans l'avenir «sortir» des grands hôpitaux pour être plutôt intégrés aux centres communautaires.

Déjà l'un des volets importants d'une unité de soins palliatifs consistent à assurer des soins adéquats à domicile pour les patients qui choisissent de mourir chez eux. En outre les grands hôpitaux pour les soins aigus sont mal équipés pour assurer des soins palliatifs, qui précèdent d'une toute autre approche.

À Ottawa dans l'ancien Hôpital Général, remplacé par une institution très moderne, les Soeurs Grises de la Charité ont aménagé un Centre de santé communautaire, le Centre Elisabeth Bruyère, dont un étage complet loge un projet pilote d'unité de soins palliatifs intégré à un centre communautaire. Le Dr Paul-André Meilleur, son directeur médical, explique qu'il s'agit «d'une unité régionale qui reçoit les patients référés par les sept hôpitaux de la région ainsi que des patients québécois soignés depuis quelques années par un médecin du côté ontarien».

«Ne pas réanimer»

En dehors des soins palliatifs, on trouve dans les hôpitaux canadiens et des pays industrialisés, des médecins pour inscrire au dossier des patients en phase terminale la mention «Ne pas réanimer», quand de tous les avis médicaux, une intervention ne peut que prolonger l'agonie. C'est une forme d'euthanasie passive. Tout comme l'on décide de ne pas administrer d'antibiotique à un patient âgé déjà gravement atteint, qui fait une pneumonie.

L'Association médicale canadienne (AMC) a rendu public en mai dernier un protocole sur la non-réanimation des malades en phase terminale. Il contient les critères cliniques et les normes de procédure. Le médecin doit établir l'irréversibilité de l'état du patient ou l'irréparabilité des dommages déjà existants, la durée probable de vie du patient ainsi que les conséquences de l'ordonnance «ne pas réanimer», soit le décès plus tôt que prévu du patient. Cette ordonnance de non-réanimation doit être inscrite dans le dossier du patient. Souvent auparavant le médecin préférait

donner une ordonnance verbale.

Idéalement la décision devrait venir du patient. Souvent c'est ce qui se passe, si le patient est lucide; il peut décider de concert avec son médecin de refuser un traitement. Une telle ordonnance doit être révisée périodiquement. Toute demande d'un patient d'annuler l'ordonnance doit être respectée sur-le-champ. Si le patient n'est pas en état de faire connaître sa volonté, ce sont les membres responsables de la famille qui doivent participer à la décision.

Au Québec, à la suite d'un consensus exprimé par l'ensemble des professionnels de la santé, les ordonnances usuelles de «ne pas réanimer» sont plutôt traduites par des ordonnances «de dispenser des soins adaptés, selon l'état de la biographie médicale de chaque bénéficiaire», comme le révèle un document de l'Association des hôpitaux du Québec (AHQ), en date d'avril 1983.

De plus dans certains centres de soins prolongés, on a introduit le concept de «Groupe-bénéficiaires», qui traduit dans la réalité des malades en phase terminale, la participation du bénéficiaire et de sa famille. Il existe également des comités de bio-éthique pour soulever ces décisions de vie et de mort. L'AHQ insiste pour que toute la question de la non-réanimation fasse partie d'un ensemble vécu par les malades en phase terminale: euthanasie, arrêt de traitement et soins palliatifs.

La mort négociée

C'est devenu un «open secret», écrit le *New York Times* en décembre dernier en parlant de la nouvelle tendance aux États-Unis de la «mort négociée». On y explique comment à la demande d'un patient, sa famille, son médecin et un avocat s'arrangent pour obtenir un congé temporaire de l'hôpital. Discrètement chez lui, on procède au débranchement du respirateur ou au retrait de l'alimentation artificielle et parfois même à l'injection d'une forte dose de morphine. On fait ensuite constater le décès par un second médecin.

Il n'y a aucune entente formelle et souvent aucune mention au dossier du malade, dit un avocat de Los Angeles, M. Leslie Rothenberg, qui a servi comme conseiller pour une cinquantaine de cas. L'approbation de la famille est cependant essentielle pour éviter des problèmes.

La Commission de réforme du Droit du Canada s'objecte à la décriminalisation de l'euthanasie, ainsi que de l'aide au sui-

cide. Par contre, elle favorise le renforcement de la règle de droit actuelle à savoir que «le patient est maître des décisions le concernant. S'il a exprimé sa volonté d'interrompre un traitement déjà entrepris ou de ne pas se soumettre à un traitement, sa volonté est souveraine».

Aux États-Unis comme au Canada, force est de constater que la Loi retarde sur l'évolution de la technologie médicale et sur la réalité vécue chaque jour dans les hôpitaux. «Aucune législation ne dit avec précision quand, dans quelles circonstances et avec quel consentement, l'interruption de traitement peut avoir lieu», dit Me Paul Armstrong, de Morristown, N.J., qui a participé à plus d'une soixantaine de «morts négociées».

Lorsque des compressions budgétaires viennent se greffer à ces questions angoissantes de vie et de mort, les médecins sont souvent déchirés. «Comment expliquer à un patient qu'on ne peut lui payer la dialyse qui lui sauverait la vie alors qu'on maintient en vie des bébés au cerveau gravement atteint?» Et le problème des patients placés sur une liste d'attente pour une intervention cardio-vasculaire, qui décèdent avant d'être opérés.

À la Corporation professionnelle des médecins du Québec, le Dr Jacques Brière déclarait l'an dernier que tout en rejetant l'euthanasie passive, ou le meurtre par compassion, on accepte que le «médecin est justifié de ne pas intervenir contre la volonté d'une personne en possession de ses facultés même si cette intervention est nécessaire pour sauver la vie». Ainsi on ne fait pas une transfusion à un Témoin de Jéhovah, qui la refuse.

D'ailleurs le Vatican accepte la distinction entre euthanasie active et euthanasie passive et il ne condamne que la première. De plus, l'Église catholique réprouve l'acharnement thérapeutique. Elle accepte l'emploi de doses importantes de morphine pour soulager les douleurs des patients en phase terminale.

L'éditorialiste de LA PRESSE, M. Jean-Guy Dubuc, a écrit en juin 1980: «En prenant une nouvelle position sur l'euthanasie, l'Église ne diminue pas la portée de son attachement à la vie. Au contraire. Mais elle donne à la vie humaine, toute sa dignité. Elle reconnaît la valeur de la personne humaine.»

FRANÇOISE CÔTÉ est journaliste pigiste.

«...j'en suis arrivé à un point qui m'autorise à hâter ma délivrance.»

— Arthur Koestler



Arthur Koestler et sa femme Cynthia, trois ans avant leur pacte de suicide.

photothèque LA PRESSE

L'auteur de *Zéro et l'infini* et maître à penser de toute une génération, Arthur Koestler, a bien traduit le drame qui se joue dans la conscience de l'être humain, qui décide de mettre un terme à sa vie dont il sent le contrôle lui échapper. Le 3 mars 1983, à Londres, âgé de 77 ans et atteint d'une forme de leucémie, il se suicide tandis que sa femme, Cynthia, âgée de 55 ans, décide de l'accompagner dans la mort.

Publié par son ami, l'écrivain et journaliste Louis Pawels, dans le cahier *Sciences* du *Magazine Figaro* du 30 avril suivant, le dernier message de Koestler est révélateur :

« Cette note doit rendre par-

faitement clair que j'ai tenté de me suicider par une overdose de drogues à l'insu de tout le monde et sans aide de quiconque. Les drogues ont été obtenues légalement et réunies sur une période assez longue.

« Toute tentative de suicide est un jeu dont les conséquences ne parviennent au joueur que s'il échoue. J'ai échoué et je survis intellectuellement et physiquement très affaibli. Dans mon état, je ne puis plus avoir le contrôle de ce qu'on me fait, ni transmettre mes volontés. Par la présente, je demande donc d'être autorisé à mourir chez moi, à ne pas être réanimé ou gardé en vie par des moyens artificiels.

« Je demande en outre que

ma femme, mon médecin et un ami présents invoquent l'*habeas corpus* pour contrer toute velléité de me faire transporter de chez moi à l'hôpital.

« Mes raisons sont simples et parfaitement compréhensibles ; je suis atteint de la maladie de Parkinson, une leucémie à évolution lente.

« J'ai gardé tout cela secret le plus longtemps possible, même pour mes amis les plus intimes. Pour ne pas leur faire de la peine.

« Au terme d'un déclin physique progressif mais constant tout au long de ces dernières années, aggravé de diverses complications, j'en suis arrivé à un point qui m'autorise à hâter ma délivrance. À tarder encore

je serai incapable de mettre en place les dispositions nécessaires.

« Je veux que mes amis sachent que je les quitte en toute sérénité avec le timide espoir qu'il existe un au-delà dépersonnalisé, passant les confins de l'espace et du temps et de la matière, échappant d'une manière illimitée à notre intelligence.

« C'est ce « sentiment océanique » qui m'a soutenu dans les moments les plus difficiles de ma vie et qui continue à me porter, alors que j'écris ces lignes. »

Koestler appartenait depuis quelques années à l'association EXIT — The Voluntary Euthanasia Society.

F. C.

plus

Éditeur

Roger D. Landry

Coordination

Claudette Tougas

Responsable

des chroniques:

Pierre-Paul Gagné

Tél.: (514) 285-7070

Page couverture:

Diane Gagné

Mise en page:

Jacques Gagnon

Fernand Marcotte

Collaboration

Chantal Auger

Philippe Barbaud

Jean Basile

Berthio

Françoise Côté

Jean-François Doré

Diane Gagné

Serge Grenier

Gérard Lambert

Michel Larose

Yves Leclerc

Mario Masson

Alice Parizeau

Simone Piuze

Claude Vaillancourt

Toronto Michel Labrecque

Vancouver Daniel Raunet

Mexico Francis Pisani

Managua Jacques Lemieux

Paris Louis-B. Robitaille

Londres C. Saint-Germain

Costa Rica Gilles Paquin

San Salvador Édith Coron

Bonn André Racicot

Washington Jean-F. Lisée

New York Edouard Jacob

ONU Michèle de Rosset

Vienne Claude Moniquet

Tokyo Lillian Ginoza

Taiwan Jules Nadeau

Tel-Aviv Victor Cygielman

«Je ne veux pas entrer dans l'histoire, mais je veux entrer dans la Zone du Canal.»

— Omar Torrijos

A l'âge vénérable de 86 ans, soit en l'an 2000, le célèbre Canal de Panama passera enfin sous le contrôle des Panaméens, mais il sera peut-être trop tard.

Le vieil ouvrage sera alors déshabillé, soutiennent les détracteurs de l'accord survenu entre Washington et Panama. Au contraire, il n'aura jamais été aussi fréquenté, affirment ses administrateurs, tellement d'ailleurs qu'il risque la congestion.

Après avoir réclamé le départ des «gringos» pendant des années, les Panaméens pourraient bien être contraints de négocier un nouveau genre de dépendance. Loin d'être la poule aux oeufs d'or dont ils ont rêvé, depuis plusieurs générations, le Canal exigera d'eux des investissements énormes. Or, ces dépenses surviendront au moment même où les revenus de l'État diminueront sensiblement.

Les politiciens connaissent bien ce problème. Mais ils préfèrent ne pas en discuter, avoue Fernando Manfredo, directeur panaméen de la Commission mixte d'administration du Canal, organisme créé par l'accord Carter-Torrijos de 1978. «C'est un thème délicat dit-il, le nationalisme est très fort ici. Si on aborde cette question, on est aussitôt accusé de trahison».

Ancien ministre du Commerce et négociateur pour son pays pendant une partie des longs pourparlers avec les États-Unis, Manfredo croit avoir donné des preuves de sa fidélité. Il ne craint pas d'attacher le grelot. «Depuis 70 ans, la présence américaine apporte des revenus au Panama (\$170 millions l'an dernier), en plus de procurer du travail à quelques 5 500 Panaméens», lance-t-il. Et il ajoute : «Les salaires de milliers de militaires américains qui garantissent la sécurité du Canal sont puisés à même les fonds de la défense des États-Unis. En l'an 2000, cela va cesser et nous devons payer la note tout seuls.» Malgré tout, il reconnaît que la situation antérieure ne pouvait plus continuer. «Mes compatriotes étaient tellement écoeurés qu'ils étaient prêts à bloquer le canal», dit-il.

Grand propagandiste de la panaméisation, l'ancien chef du gouvernement, Omar Torrijos, répétait alors qu'il s'agissait avant tout d'une question «sentimentale». «Nous avons commencé un processus qui va faire disparaître cette Cinquième frontière, disait Torrijos. Voyez notre cas : le Panama est bordé au nord par l'Atlantique, au sud par le Pacifique, à l'ouest par la Colom-

La panaméisation du Canal est une affaire de volonté, de temps



Gilles Paquin

bie et au centre, il y a les Gringos».

Le traité

Convaincu du fait que le Canal n'avait plus la même importance stratégique que lors des deux guerres mondiales, le président Jimmy Carter a accepté en 1978 de remettre le contrôle du Canal aux Panaméens. Le Pentagone a constaté, au cours des années soixante, que la taille de la majorité des grands porte-avions américains leur interdisait l'accès au Canal.

Associer la garde autochtone à la surveillance du Canal devenait la façon la plus pratique de le protéger, vu l'hostilité croissante des Panaméens envers les USA.

L'accord, entré en vigueur un an plus tard, prévoit une période de transition de 20 ans au cours de laquelle une commission mixte assure la bonne marche des opérations. La longue bande de terre de 50 milles de longueur et d'une vingtaine de milles de largeur, qui constituait la Zone du Canal, a cessé d'être «un État dans l'État». Les postes de contrôle américains ont disparu, la police militaire américaine reste dans les camps américains et les Panaméens n'ont plus besoin de papiers étrangers pour traverser leur pays. Il ne reste maintenant qu'un tiers de ce territoire (soit approximativement 180 milles carrés) entre les mains des États-Unis, jusqu'en l'an 2000.

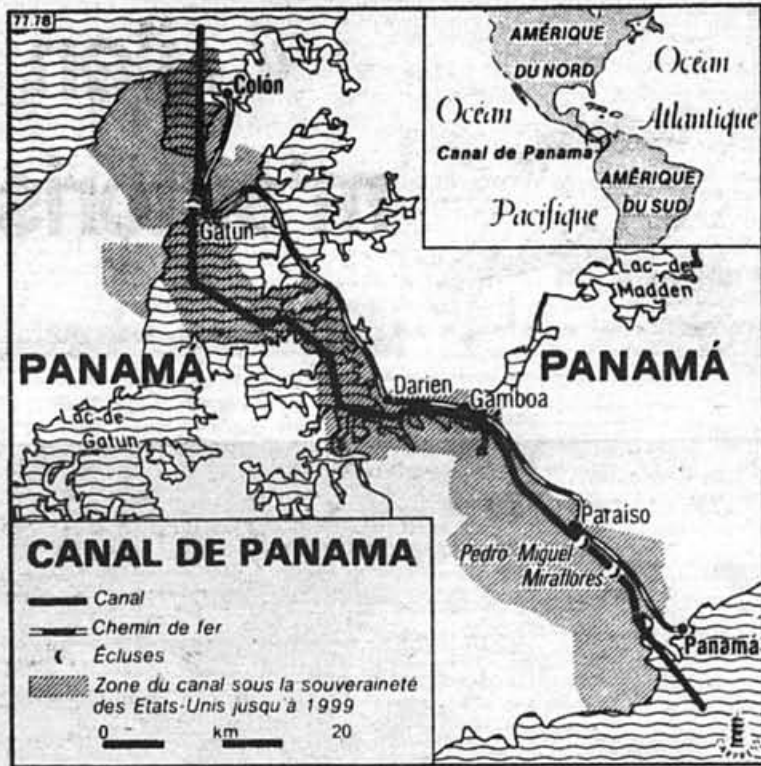
Depuis cinq ans, la Commission accorde la préférence aux Panaméens dans le recrutement de son personnel, explique

Manfredo. Le résultat ne s'est pas fait attendre. Les Panaméens détiennent maintenant 80 p. cent des emplois, alors qu'ils n'en avaient que 19 p. cent en 1979. Il admet cependant que les changements sont plus lents aux postes supérieurs. Parmi les 240 pilotes qui assurent le passage des navires de l'Atlantique au Pacifique, seulement 29 sont panaméens. «Cela se comprend, puisqu'il faut neuf ans avant d'obtenir la for-

mation requise», note Manfredo. «D'ici 15 ans, dit-il, je suis convaincu que nous aurons 90 p. cent de pilotes panaméens.»

On a encore l'impression d'être en Floride ou en Californie lorsqu'on visite l'Administration centrale, mais cela changera d'ici quatre ou cinq ans. «Vous savez, note Manfredo, les Panaméens étaient auparavant exclus de ces postes au nom de la sécurité des États-Unis».

A ceux qui s'inquiètent de l'avenir du Canal, Fernando Manfredo explique qu'il demeurera important pour de longues années à venir. «Même si les moyens de transport ont changé, le Canal est encore vital pour l'Amérique du Sud», souligne-t-il. Selon lui, 50 p. cent du commerce maritime du Pérou et de l'Équateur, ainsi que 30 p. cent de celui du Chili,



La zone libre de Colon... ou le plus grand bazar d'Occident

Visiter la Zone libre de Colon et revenir les mains vides constitue un tour de force, voire un genre d'exploit qui dépasse la volonté du consommateur moyen. Et pour cause. Les produits vendus dans ce gigantesque bazar, soit tous ceux qu'on trouve rue Sainte-Catherine, sont offerts à moitié, quand ce n'est pas au tiers des prix courants de Montréal.

Les appareils électroniques japonais, les appareils ménagers américains, les plus fins produits de France et d'Italie sont ici offerts hors-taxe. Médicaments, articles de sports ou montres, tout se vend à des prix incroyablement bas. Les espadrilles Adidas que l'on paie \$40 à Montréal sont \$15 ici, l'appareil photo Minolta ou le parfum Dior sont offerts avec des rabais comparables. Les quelques 1 100 commerces implantés dans la Zone sont florissants. L'an dernier leur chiffre d'affaires atteignait \$1,5 milliard, au regard de \$376 millions en 1973.

Installée à l'extrémité du Canal de Panama, à Colon, sur l'Atlantique, la Zone se développe depuis 37 ans. Mais elle profite moins aux Panaméens, du moins ceux de cette ville délabrée, qu'aux entreprises étrangères. À l'origine, on souhaitait qu'elle fasse sentir son influence bienfaisante sur la ville voisine. La Zone devait restreindre son activité commerciale au commerce en gros et inciter les gens à s'approvisionner en ville, au détail.

Or, le taux de chômage de Colon ne s'est guère amélioré. Ce sont des chômeurs chroniques, souligne Roberto Hays, ex-travailleur social qui a vécu là trois longues années. Les entreprises vendent maintenant autant aux particuliers qu'aux commerçants. La Zone est

devenue un vaste centre commercial rivalisant avec ceux de Panama.

À côté des richesses et des produits de luxe accumulés dans la Zone libre dans la vieille partie du port, Colon vit dans la pauvreté totale. Ses rues sont encombrées de déchets et des carcasses de voitures traînent ici et là, comme des épaves. Les immeubles à logements multiples condamnés par le ministère de la Santé grouillent de familles nombreuses. Dans de telles conditions, il n'est pas étonnant que le taux de criminalité soit élevé.

Pas étonnant non plus que dans la Zone libre on vous recommande d'éviter la ville. Les deux mondes ne sont séparés que par un mur, mais ils ne se rencontrent pas. Bon nombre des 9 000 employés permanents de la Zone font soir et matin le trajet de 50 milles qui sépare la capitale de Colon. Ils ne veulent pas vivre près de cette misère.

Pour tenter de corriger le tir, l'Administration de la Zone est en voie d'agrandir le territoire de la zone pour favoriser l'implantation d'industries légères. Cinq usines de textiles asiatiques viennent de s'installer et un fabricant de canettes d'aluminium y viendra sous peu. Ils sont attirés par la perspective d'entrer sur le marché américain en partant d'une région où les salaires sont beaucoup plus bas. Dans la Zone, les entreprises ne paient aucune taxe sur les importations, sont exemptées à 95 p. cent de l'impôt sur le revenu et ne paient aucune taxe sur les gains de capitaux.

Ils y viennent aussi en raison de la stabilité politique, soutient mon interlocuteur... Mais pour combien de temps encore ?

G. P.



En 1914, le navire Américain S.S. Ancon traverse de l'Atlantique au Pacifique, ouvrant le Canal de Panama.

→
 passe par le Canal. De plus, les deux extrémités de la Colombie ne sont réunies que par ce lien».

De 30 à 34 navires transitent par Panama chaque jour et cela ne cesse d'augmenter. Au rythme de progression actuel, le point de saturation sera atteint d'ici 10 ans et le Canal devra être élargi, croit M. Manfredo. Une étude conjointe des Etats-Unis et du Japon se penche actuellement sur ce problème. On envisage divers moyens d'augmenter la capacité de cette voie d'eau.

L'ancien ministre confie qu'il est un peu plus inquiet au sujet de l'entretien du Canal, une fois remis aux autorités de son pays. «Le mot entretien ne semble pas exister dans notre dictionnaire, dit-il. Nous laissons les choses se détériorer pour éventuellement les remplacer». Il compte sur la tradition imprimée par les années antérieures pour que continue la pratique de consacrer entre 20 et 25 p. cent des revenus à l'entretien de l'équipement.

Redevenu maître des deux-tiers de l'ancienne Zone du Canal, le gouvernement du Panama ne semble malheureusement pas sur la même longueur d'onde. Embrassant du regard de vastes champs en friche sur les deux rives du Canal, le haut-fonctionnaire laisse tomber : «C'est dommage, nous n'avons rien fait de toutes ces terres depuis six ans. J'aurais aimé y voir pousser des maisons et des entreprises».

L'avenir dira bientôt si Torrijos avait raison de prétendre que toute cette bataille diplomatique ne tenait qu'à la fierté des Panaméens. La génération qui le suit voudrait bien montrer qu'il avait tort. □

Une république où les militaires congédient encore les présidents

Créé pour et par le Canal, le quasi protectorat de Panama a été depuis le début du siècle bien tenu en main par les troupes américaines. Depuis quelques semaines cependant, il est saisi d'un accès de fièvre.

L'agitation remonte à l'assassinat d'un personnage haut en couleur, l'ex-guérillero et ancien ministre, Hugo Spadafora, à la mi-septembre. Sa famille et une bonne partie de l'opinion publique en imputent la responsabilité à l'homme fort du régime, le général Manuel Antonio Noriega.

Sauvagement torturé durant six heures, Spadafora a ensuite été exécuté et froidement décapité. Son corps brisé, mais sans la tête, a été retrouvé à l'intérieur des frontières boisées du Costa Rica.

«Cette fois c'est trop, ils ont dépassé la mesure», dit Carlos M., homme d'affaires dans la cinquantaine. «J'en ai vu bien d'autres mais je ne me souviens pas d'un meurtre politique aussi dégoûtant». Comme bon nombre de ses concitoyens et l'ensemble de la presse de Panama, Carlos croit que le gouvernement doit déclencher une enquête extraordinaire pour vider la question.

«On ne peut pas vivre dans un pays où les gens disparaissent et sont tués sans jamais que la justice ne porte d'accusa-

tion» affirme, pour sa part Raul Jaen, courtier de Colon.

Spadafora est la quarantième victime dont la mort n'a jamais été expliquée. Selon les partisans de l'opposition, ce sont tous des meurtres de nature politique.

Donnant en quelque sorte raison aux adversaires de Noriega, le président Nicolas Ardito Barletta s'est rapidement montré favorable à la tenue d'une enquête sur l'affaire Spadafora. Deux semaines plus

tard, Noriega exigeait sa démission. Son successeur, Erick Delvalle, a immédiatement renversé la vapeur. Il n'y aura pas d'enquête spéciale.

Depuis, une vaste coalition de groupes politiques et de mouvements réclame avec plus de force que jamais que l'on aille au fond des choses. Manifestations, grèves de la faim et dénonciations des militaires se multiplient, pendant que les journaux ne cessent de traiter de «l'affaire» à la une.

A une époque où même les régimes aussi répressifs que celui du Guatemala tentent de se donner une image démocratique, on est mal venu de congédier le président. Surtout lorsque celui-ci est le premier à être élu au suffrage universel depuis 16 ans.

Cette fois, les militaires sont peut-être allés trop loin.

GILLES PAQUIN est chroniqueur politique à LA PRESSE



Le président Carter et le leader panaméen, le brigadier-général Omar Torrijos se donnent la main après avoir signé le traité du Canal de Panama, en 1977.

Le conservatisme domine toujours l'enseignement britannique

Pour être admis aux célèbres universités d'Oxford et de Cambridge, non seulement doit-on avoir eu d'excellents résultats scolaires, mais il faut entre autres subir une longue et sévère entrevue avec des responsables de l'Université. La future élite anglaise ne sera pas composée d'ex-rats de bibliothèque, mais d'individus dont le dynamisme se manifeste dans tous les domaines.

Tous les jeunes Anglais ne veulent cependant pas aller à Oxford et à Cambridge. Vickie, recalée à Cambridge, ne regrette rien : « Je pourrai retrouver la même qualité d'enseignement ailleurs, mais en moins prétentieux. » Graham, étudiant particulièrement doué et considéré par ses professeurs comme un excellent candidat pour Oxford, refuse de s'y inscrire. « Il faut travailler très fort, tout sacrifier pendant deux ans, et risquer de ne pas y être admis, me dit-il, et les cours ne sont pas aussi intéressants qu'on le croit, les politiques sont trop conservatrices. En littérature par exemple, on a l'impression que pour eux le vingtième siècle n'existe pas! » À circuler dans ces superbes villes universitaires, on a en effet l'impression d'être transporté en un autre temps. Immenses parcs, étudiants en uniforme, édifices médiévaux dont presque tous sont de véritables bijoux d'architecture, tout cela baigne dans une telle tranquillité d'un âge révolu qu'on croirait voir une version anglaise du Paradis.

Une proportion tout à fait dérisoire de la population anglaise a, bien sûr, accès à Oxford et à Cambridge. En fait, une proportion très mince de la population a accès à l'Université : 5 p. cent contre 13 p. cent au Québec, moins de la moitié! Par contre, les diplômés ne chôment pas. Ils sont presque assurés d'une bonne position à la fin de leur cours. La sélection se fait avant. Les étudiants doivent en effet préparer ce qu'on nomme les « A Level », examens qui viennent évaluer deux années d'étude dans trois spécialités en moyenne. L'avenir de ces étudiants se jouera dans une courte période, vers la fin de mai et le début de juin.

Pour les heureux élus qui passeront à travers ces épreuves, ce sera le début d'une grande aventure. La plupart d'entre eux quitteront le nid familial pour aller s'établir sur le campus de leur université, dans une ville qu'ils auront choisie quelque part dans le vaste Royaume-Uni, souvent loin de chez eux. La vie sur le campus sera courte et exaltante, dernière période d'insouciance avant qu'ils



Claude Vaillancourt

ne se trouvent un travail, se marient et aient... un peu moins d'enfants. L'âge moyen des étudiants à l'Université n'est pas très élevé : on s'y inscrit plus jeune que chez nous, et il n'est pas coutume chez les adultes d'y retourner suivre des cours.

Des chances inégales

Tous les élèves n'ont pas des chances égales d'être admis à l'Université. Le système scolaire anglais est remarquable par sa disparité. Chacune des grandes régions de l'Angleterre, ou County, administre à sa façon ses écoles, sans toujours beaucoup consulter les voisins. Outre ces différences administratives, il existe aussi d'importantes différences de niveau de vie qui affectent parfois sérieusement la qualité de l'enseignement. Il serait difficile de croire par exemple qu'un bon élève d'une région minière du nord de l'Angleterre ou d'un quartier ouvrier de Londres puisse avoir autant de facilités que son camarade habitant dans les régions cossues du Kent ou du Sussex. Ajoutez à cela des méthodes d'enseigne-

ment qui n'ont souvent rien de commun et des méthodes d'évaluation toutes aussi différentes, et la séparation des classes peut être ainsi indirectement préservée. On fait pourtant certains efforts pour corriger la situation. On parle par exemple d'éliminer progressivement les « grammar schools ». Ces écoles, par opposition aux « comprehensive schools », choisissent les meilleurs élèves (dans une proportion de 25 p. cent), et leur donnent l'occasion de continuer leurs cours dans une plus petite école et dans une atmosphère plus stimulante. L'élimination des « grammar schools » soulève pourtant certaines questions : ne fera-t-on pas ainsi baisser le niveau de l'enseignement si on prive les élèves doués du lieu le plus propice à l'éclosion de leur talent?

La grande diversité du système scolaire permet aussi de préserver un conservatisme qu'on oserait presque croire dépassé. Ainsi dans certaines écoles publiques (à ne pas confondre avec les « Public Schools », qui sont les écoles privées, respect-on soigneusement la séparation des sexes. Les écoles non-mixtes ne sont pas rares. L'uniforme scolaire est monnaie courante et il est curieux de voir que les étudiants y opposent très peu de résistance. « Ça nous évite de nous demander à chaque matin comment nous habiller », disent certains. « Avec l'uniforme, pas de surchère vestimentaire, tout le monde est égal », disent d'autres. A tous les matins, avant de commencer les classes,

les élèves doivent assister à l'« assembly ». Selon les convictions religieuses du « headmaster », on peut y lire des prières et chanter des cantiques, ou tout simplement réciter des leçons de morale. Les élèves n'ont toutefois pas à suivre des cours de religion. La discipline dans les écoles est assurée par les « prefects ». Cette brigade est composée de finissants à la conduite exemplaire et appréciée pour leurs dons de leadership. Peu d'étudiants désirent être choisis, bien qu'ils en soient en vérité très flattés. Mais gare à eux s'ils refusent : une réputation d'irresponsables les poursuivra comme Cain sa conscience. Dans certaines écoles, les « prefects » ont beaucoup de pouvoir, dont celui d'user du châtiment corporel. Mais ils en abusent rarement, et laissent dans la plupart des cas ce travail délicat au directeur de l'école.

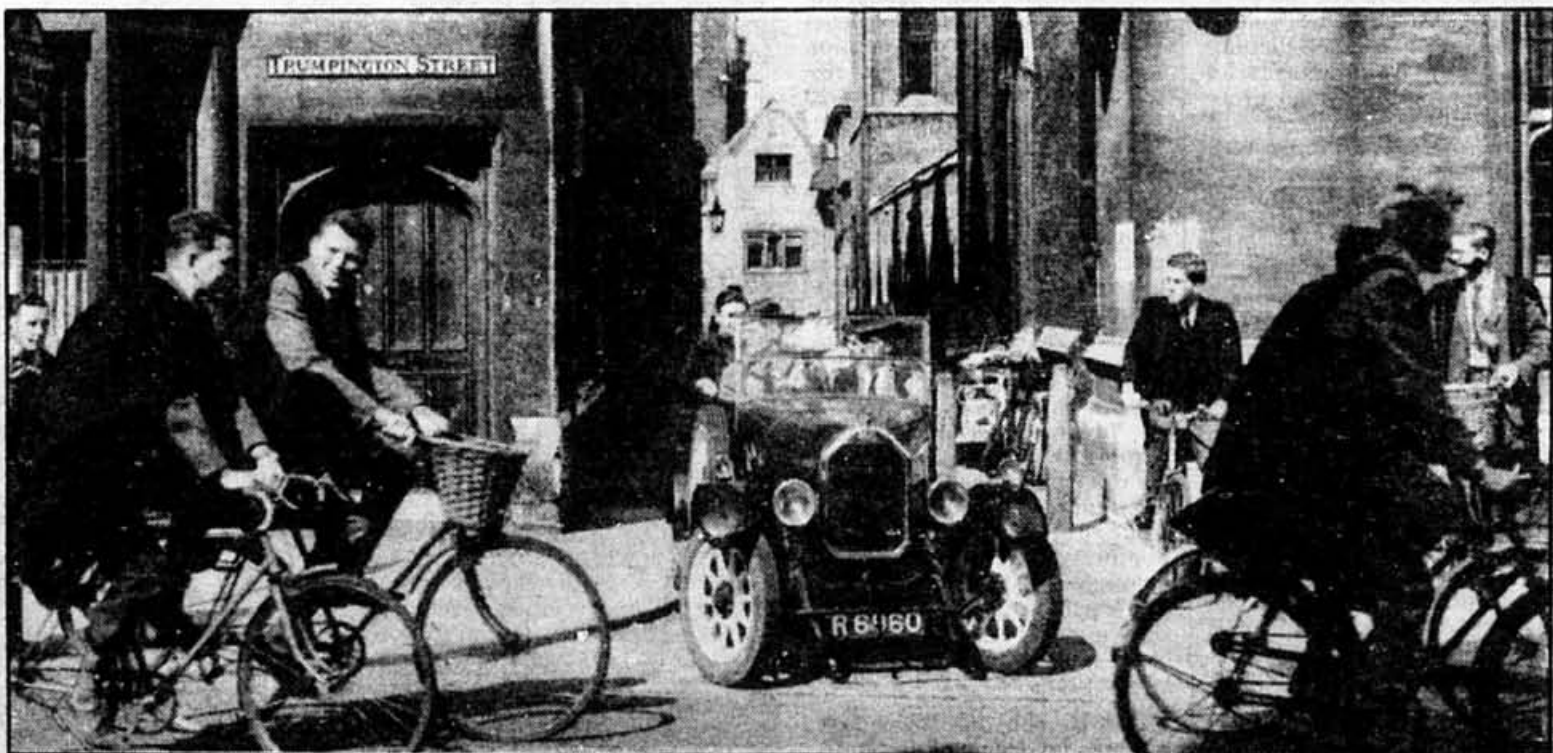
Le calme est bouleversé

Cette année, le calme habituel du petit monde des écoles a été bouleversé par un événement extraordinaire : une grève des enseignants! Si au Québec les grèves de professeurs font quasiment partie du déroulement normal d'une année scolaire, c'était la première fois que de mémoire d'homme on rapportait un tel événement en Angleterre. Les professeurs ont dû lutter vaillamment. Ils ne semblaient avoir ni l'appui du public, ni celui des médias, pas même celui de tous les professeurs. Face à madame Thatcher

qui venait d'écraser impitoyablement le puissant syndicat des mineurs de M. Scargill, voilà qui était bien mince. Après un combat très mitigé et quelques grèves tournantes, les enseignants ont dû rentrer dans les rangs peu avant les examens, se disant en maugréant que tout n'était que partie remise. La lutte devrait continuer pendant l'année en cours. Les revendications des professeurs sont d'abord salariales. Elles semblent d'ailleurs tout à fait justifiées : le salaire moyen d'un professeur anglais s'élève à peine à un peu plus de la moitié du salaire moyen d'un professeur québécois, et cela pour un plus grand nombre d'heures de travail et dans des conditions souvent plus difficiles. Cette lutte pour des questions salariales est en même temps une lutte pour la dignité. Ces enseignants si mal payés considèrent à juste titre que leur profession n'est pas suffisamment reconnue, alors qu'il en va selon eux de l'avenir de la nation. Leurs principaux obstacles sont toutefois leurs propres dissensions : les professeurs sont divisés en plusieurs syndicats, dont certains se sont formellement opposés à toute action concrète. Dans certaines écoles, cela n'allait pas sans causer de difficiles tensions et créer une atmosphère particulièrement lourde dans la salle des professeurs.

Les élèves, eux, ne semblaient pas trop s'en ressentir. En Angleterre comme partout ailleurs, les journées de congé sont toujours appréciées. □

Chargé de cours à l'École française d'été de l'Université McGill, CLAUDE VAILLANCOURT a travaillé un an comme assistant professeur en Grande-Bretagne.



Les étudiants de la ville universitaire de Cambridge ont adopté des moyens de locomotion qui conviennent bien à l'atmosphère de la ville : bicyclettes... ou vieux tacots.

Le hockey et les études: un mariage incompatible?

Au Québec, 32 000 jeunes âgés de 5 à 20 ans évoluent au sein d'une ligue de hockey organisée. Pour les joueurs talentueux, c'est beaucoup plus qu'un loisir. Eux et leur famille investissent temps, énergies et argent dans la poursuite de leur objectif : évoluer dans la ligue Nationale de hockey.



Michel Larose

À côté de ce rêve, les études ne font pas le poids. L'attrait de la patinoire est bien plus fort que celui des bancs d'école et les exigences de leur formation d'athlète supplantent tout le reste.

Comment, en effet, trouver le temps d'étudier avec les deux séances d'entraînement quotidiennes et les trois matches hebdomadaires, sans compter les échanges toujours possibles qui impliquent aussi un changement d'institution scolaire. De toute façon, entre un contrat de la ligue Nationale et un diplôme d'études collégiales, le choix ne se pose même pas.

Malheureusement, pour la grande majorité des joueurs évoluant au sein de la ligue Junior Majeure du Québec, la porte d'entrée de la ligue Nationale, il n'y aura ni contrat, ni DEC. Rien au bout de tant d'années d'efforts.

« Le problème de concilier les exigences spécifiques du sport et des études existe bel et bien, à des degrés divers, pour tous ceux qui s'engagent dans des programmes sportifs structurés tout en continuant des études normales. L'ampleur véritable du problème se trouve cachée derrière des sacrifices, des compromis, des illusions dont les athlètes ne jaugent pas toujours la véritable signification. »

C'est ce que mettaient en lumière les membres du comité Sports-études dans leur rapport remis au ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, en mars 1982.

En juin dernier, à peine 5 p. cent des 235 joueurs de la ligue de hockey Junior Majeure du Québec étaient repêchés par les équipes de la ligue Nationale. En tout, 15 joueurs. Fait significatif : aucun d'entre eux ne détenait un DEC, certains n'avaient même pas complété leurs études secondaires.

Est-ce dire que la seule façon de réussir comme athlète est de sacrifier toute formation académique? Certains jeunes et leurs parents ne sont pas prêts à faire ce compromis. Ils espèrent pouvoir gagner sur les deux tableaux. Est-ce possible? Peut-on demander à des jeunes de 15-18-20 ans de se cloîtrer 11 mois par année entre l'aréna et la salle de cours?

À 16 ans, peut-être : en 1983, les sept joueurs de cet âge de la ligue de hockey Junior Majeure étaient tous aux études. À 17 ans, c'est plus difficile : 72 des 86 joueurs de ce groupe persévéraient. C'est à l'âge de 18 ans que les choses commencent à se gâter : plus que 54 sur 86 aux études. À 19 et 20 ans, c'est la dégringolade : 42 des 66 joueurs de 19 ans poursuivaient leurs études et plus que trois sur neuf chez les 20 ans.

Le boni de \$150 donné par la ligue aux joueurs qui réussissent 75 p. cent de leurs cours n'est pas assez alléchant pour les joueurs de 18, 19, 20 ans qui décident d'abandonner leurs études.

Comment se fait-il qu'il y ait tant de « drop-out » parmi ces jeunes athlètes? Certains accusent le système. L'histoire d'Eric Léveillé pourrait leur donner raison.

Son histoire commence comme celle de milliers de Québécois. À l'âge de cinq ans, il chaussait les patins pour la première fois. Son père, à l'époque policier, le conduisait, lui et la ribambelle d'enfants de la rue Fabre, à la patinoire du parc Jarry.

Eric affirmait son talent avec les équipes élites pee-wee, bantam et midget AAA. Bien entendu, en bon père de famille, M. Léveillé voyait déjà son garçon dans la ligue Nationale. D'autant qu'il avait dépensé durant toutes ces années \$10 000 afin de donner à son fils les chances de percer dans le monde du hockey. Et cet agent négociateur qui avait promis mer et monde...

Agé de 17 ans, secondaire V



complété, Eric Léveillé quittait le foyer familial. C'était la grande aventure. Les Voltigeurs de Drummondville l'avaient repêché à l'orée de la saison 1982.

« Dans les deux mois qui ont suivi mon arrivée à Drummondville, se souvient-il, j'ai maigri de 15 à 20 livres. Je mangeais mal, souvent sur la route. Et je manquais de sommeil. Inscrit au cégep, j'avais choisi mes quatre cours en fonction du temps requis par mon équipe. Mais je devais étudier jusqu'à deux heures du matin pour arriver. Dans le junior majeur, il n'y a personne qui vous force à étudier. On est laissé à soi-même. »

Lors de la saison 1983-84, juste à la période des fêtes, Eric

Léveillé était échangé aux Cataractes de Shawinigan. Cette équipe avait présenté, à l'automne, l'un des pires dossiers académiques de la ligue de hockey Junior Majeure du Québec. Des douze étudiants inscrits au cégep, un seul avait réussi quatre cours!

Il s'agissait d'une année cruciale pour Eric, comme pour tous les joueurs âgés de 18 ans. À cet âge, les organisations professionnelles mettent sous contrat les talents les plus prometteurs. Le repêchage! L'aboutissement du rêve...

Eric Léveillé, 142e choix de septième ronde (il y en a 12), a été oublié. Déception amère qui l'amène à réfléchir sur le genre

de hockey qu'il pratiquait jusqu'alors.

Avant que ne débute la saison 1984-85, il laissait tomber la ligue Junior Majeure et joignait les rangs de la ligue Collégiale AAA.

« J'ai vu, dit-il, des joueurs déçus du hockey en général, déçus des injustices qui règnent lors des séances de repêchage. On joue avec nos sentiments et on nous laisse choir si on ne possède pas de bons contacts avec les organisations professionnelles. Combien d'équipes repêchent des joueurs sans jamais les avoir vu évoluer? L'an dernier, Philadelphie a choisi deux fois le même joueur, en deux rondes

MICHEL LAROSE est journaliste pigiste.

Le hockey professionnel exige bien des concessions

→ différentes! L'important, c'est de compter sur un agent négociateur capable de te vendre, peu importe ton talent.

«Et puis, poursuit-il, il y a ces instructeurs qui sont prêts à tout pour sauver leur job. Par exemple, ce match que nous perdions 10 à 4 contre les Voisins de Laval. Dans les dernières minutes, mon instructeur avait fait tout un show avec les spectateurs. La bagarre avait éclaté sur la glace. Violente. À coups de bâtons. Mon instructeur voulait ainsi attirer nos supporters lors du match revanche qui avait lieu à domici-

le, deux semaines plus tard. Remarquez, c'est le système qui est comme ça. Les gens veulent de l'action. C'est un secret de polichinelle que les instructeurs reçoivent un boni en fonction de l'assistance.

«Il se trouve aussi, souligne Eric Léveillé, des instructeurs qui brisent des carrières en pensant uniquement à leur avancement personnel. Des joueurs étaient laissés sur le banc parce qu'ils refusaient de se battre. C'est pas le hockey dont je rêvais quand j'étais jeune.»

Le hockey dont il rêvait, Eric Léveillé l'a trouvé dans la ligue Collégiale AAA où, tout en portant les couleurs des Lauréats de

Saint-Hyacinthe, il a complété son DEC en sciences.

Dans cette ligue, n'est admissible que l'étudiant inscrit au cégep à temps plein. Et une session échouée signifie le retrait de l'équipe. L'ensemble de ces joueurs complètent plus rapidement leur diplôme que ceux de la ligue Junior Majeure. Le calendrier de la ligue Collégiale AAA est de 42 matches. Cela permet d'atteindre un certain équilibre entre la pratique du hockey et les études. Mais le hic, c'est qu'aucun joueur de cette ligue n'a été repêché par les équipes professionnelles depuis sa création, il y a six ans.

Mais M. Yves Paquette, direc-

teur de la Fédération amateur du sport collégial du Québec, ne s'en inquiète pas outre mesure. «Chez nous, dit-il, nous formons des individus qui seront repêchés par Westinghouse, Pratt and Whitney et autres compagnies. Enfin on les prépare au marché du travail.»

Maintenant âgé de 20 ans, Eric Léveillé a été admis à l'université McGill, en mathématiques. Il évoluera au sein de la formation universitaire, les Red Men. Son ambition: être de l'équipe canadienne lors des jeux olympiques d'hiver de 1988. «Et, dit-il, je n'ai pas abandonné l'idée de jouer dans la ligue Nationale. Un jour, j'irai moi-même cogner à la porte d'un directeur général.»

En plein dedans

De quatre ans le cadet d'Eric Léveillé, François Gravel est prêt à faire toutes concessions pour réussir dans le hockey professionnel. «J'ai bien averti François, soutient son père. S'il veut jouer dans le Junior Majeur, c'est son choix. Mais il devra vivre avec les conséquences. Cela peut signifier des études jamais complétées...»

Côté sport, François est sur la bonne voie. Considéré au Canada comme le meilleur gardien de but de moins de 18 ans, il vient d'être repêché par les Castors de Saint-Jean. Gonflé à bloc, il se prépare pour sa première saison dans la ligue de hockey Junior Majeure.

Côté études, le portrait est moins reluisant. Secondaire IV complété, avec des notes moyennes de 65 p. cent, François Gravel débutera son secondaire V cet automne avec l'intention de poursuivre ses études collégiales en techniques policières; option que le cégep de Saint-Jean n'offre pas.

Comment réussira-t-il ses cours avec un calendrier de 72 matches, sans compter les séries éliminatoires et les séances quotidiennes d'entraînement? «Avec de la discipline, répond-il. Je devrai uniquement étudier et jouer au hockey. C'est la clef. Mais, je l'avoue, le hockey passera en premier plan.»

«Il ne faut pas se leurrer, de dire son père. Il est extrêmement difficile de réussir à la fois un programme scolaire et une discipline sportive dans le contexte actuel.» Il a raison. À l'automne 83, dans la ligue de hockey Junior Majeure, 30 des 67 joueurs inscrits au niveau secondaire ont échoué leur trimestre. Parmi les joueurs encore sur les bancs de l'école secondaire 15 étaient âgés de 18 ans, 4 de 19 ans et un de 20 ans.

Même s'il est prêt à y laisser évoluer son fils, M. Gravel a de sérieuses réserves sur la place faite aux études au sein de la ligue Junior Majeure du Québec.

«Je suis contre la philosophie de la ligue, déclare-t-il sans ambages. Elle ferait mieux de présenter 50 matches durant une saison afin de permettre à des joueurs de mieux réussir leurs études. Il vaut mieux laisser étudier des gars de 16, 17 et 18 ans au lieu de les faire voyager à la



Comment François Gravel réussira-t-il ses cours avec un calendrier de 72 matches, sans compter les séries éliminatoires et les séances quotidiennes d'entraînement? (Avec de la discipline, répond-il. Je devrai uniquement étudier et jouer au hockey. C'est la clef. Mais, je l'avoue, le hockey passera en premier plan.)

grandeur de la province sur semaine. Mais je sais que ces organisations ont des contraintes financières et qu'elles doivent vendre de la bière 36 fois au lieu de 20, dans leurs arenas. Le Junior Majeur est une business et les propriétaires veulent que leur entreprise soit rentable.

Les jeunes hockeyeurs doivent souvent quitter le foyer familial pour la ville dans laquelle leur équipe évolue. C'est là une source d'inquiétude pour leurs parents. Ils craignent au premier chef que les études de leur fils s'en ressentent. «Je sais que les Castors de Saint-Jean possèdent une bonne organisation qui offre un soutien académique à ses joueurs, note M. Gravel. Mais lorsque vous dépensez des mil-

liers de dollars dans la formation athlétique de votre enfant, que vous lui transmettez vos valeurs, vous avez le droit de vous inquiéter.

«Je n'aimerais pas apprendre que mon fils joue au hockey professionnel à \$30 par semaine et flâne dans les coffee shops de Saint-Jean à 150 milles de chez moi!»

«Dans le Junior Majeur, il y a un paquet de gars à \$30, \$40 et \$50 par semaine qui jouent au hockey et qui arrivent à l'âge de 20 ans avec un secondaire IV ou V. Et là, ils ne savent plus quoi faire, déplore M. Gravel. Ils se lèvent à midi, une heure, depuis longtemps ils n'ont pas entendu le réveil pour aller travailler. C'est difficile à redresser.

«J'en ai connu des petits gars malheureux à 19 ans parce que le train a passé et qu'ils l'ont laissé filer en vivant dans l'indiscipline. C'est malheureux!»

Il est presque impossible d'occuper un emploi à temps plein et de jouer au hockey dans la ligue Junior Majeure. Au cours de la dernière saison, 30 p. cent des joueurs de la ligue n'étaient pas aux études, sans compter ceux qui étaient inscrits dans une institution scolaire mais qui la fréquentaient à peine.

«Une organisation de hockey doit inculquer une discipline à nos enfants, estime M. Gravel. C'est aussi important que les études. Comment concilier cela avec des instructeurs qui ne pensent qu'à leur intérêt? Cela vous donne à réfléchir quand un groupe de joueurs se met de la vaseline sur le visage avant une partie.

«Moi, j'ai confiance en François, déclare-t-il. J'ai confiance qu'il va départager les choses, que ce soient les filles, la boisson ou la drogue.»

La solution made in USA

Pour Réginald Savage, assuré de graduer dans le midget AAA, le dilemme entre la poursuite des études et la carrière de hockey est sur le point de se poser. Très doué à l'école, ce jeune ailier gauche qui évoluait avec les Jets de Saint-Hubert du bantam AA est considéré parmi les cinq meilleurs de sa catégorie au Québec. À 15 ans, il joue au hockey onze mois par année!

Son père, directeur administratif du collège privé Charles-Lemoyne que fréquente Réginald, ne cache pas qu'il aimerait voir fison dans la ligue Nationale. M. Savage adore le hockey. Pour tout dire, il est le gouverneur de la ligue de développement AA, zone Richelieu.

Cet adepte dépense au minimum \$2 000 par année afin de permettre à son fils de pratiquer sa discipline sportive. Souvent, durant la saison, M. Savage loue une heure de glace pour que Réginald puisse améliorer son accé-

«Ce qu'il faut, c'est une grille-horaire spéciale»

«Les horaires académiques ne placent pas l'athlète-étudiant dans une situation de réussite scolaire. Je crois qu'on doit travailler à une formule qui fera en sorte que ces jeunes soient plus favorisés.»

Josée Ferland est conseillère pédagogique au Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu et au sein du club de hockey les Castors de Saint-Jean. Le printemps dernier, elle mettait au point un modèle de grille-horaire adapté aux besoins d'entraînement des athlètes.

«Ce que je propose, explique-t-elle, c'est d'établir un calendrier scolaire de façon à ce que les matières se succèdent les unes aux autres, durant cinq semaines chacune, plutôt que toutes en même temps durant une quinzaine de semaines comme c'est le cas présentement.»

Ce n'est évidemment pas la formule américaine où les athlètes qui veulent jouer au football, basketball ou au hockey s'inscrivent dans un collège supportant, grâce aux fonds venant de l'entreprise privée, ces équipes prestigieuses.

La ligue de hockey Junior Majeur a résolu de verser \$80 000 au cégep de Saint-Jean pour que le nouveau programme

puisse voir le jour. Le syndicat des enseignants de l'institution a demandé un moratoire d'un an afin d'en étudier les implications. Cela n'a pas empêché les autorités du collège d'aller de l'avant avec le projet. Mme Ferland coordonnera l'application de la grille-horaire pour les athlètes dans les cégeps qui l'offriront.

«Les étudiants privilégiés seront, bien sûr, les hockeyeurs, dit-elle. Mais nous voulons aussi que ce programme puisse aider tous les athlètes des autres disciplines, ceci avec la collaboration des cégeps situés dans les villes où évoluent les équipes du circuit Junior Majeur.»

Actuellement, le joueur-étudiant de la ligue sult en moyenne quatre cours par session. (Avec notre programme, prévient Mme Ferland, il ne pourra s'inscrire à plus de cours. Mais il sera au moins en mesure de mieux les réussir.)

Selon elle, le sport est en soi une école de formation. (En ce sens, toutes les équipes ont une responsabilité. Chez nous, avec les Castors, on soutient du mieux qu'on peut la formation académique des joueurs. Mais...)

Ce n'est pas facile. Il faut composer avec le milieu au centre

duquel se trouve l'instructeur. Ainsi, lorsqu'Yvan Gingras était instructeur des Castors, le taux de fréquentation scolaire était très élevé, tout comme le taux de réussite. Toutefois, l'équipe n'aurait pas la performance sportive que le public réclamait. Changement d'instructeur à la saison 1984-85. Sous la gouverne de Ron Harris, la proportion des joueurs aux études a chuté de 86,4 p. cent à 57 p. cent.

Si l'attitude de l'entraîneur est importante dans le choix du jeune de poursuivre ou non ses études, les conditions de vie imposées par la ligue Junior Majeur sont déterminantes. C'est du moins ce que soutient Eric Germain, capitaine des Castors de Saint-Jean, qui en est à sa dernière saison dans le Junior Majeur. Étudiant émérite, il ne croit pas que le nouveau programme mis au point par Mme Ferland pourra régler le problème. (Cela n'enlèvera rien au fait que nous devons disputer 72 matches cette saison, déclare-t-il. Même pour le hockey, il devient parfois difficile de garder la motivation, alors imaginez le problème que cela pose face aux études. La première chose à faire est de diminuer le nombre de matches.)

M.L.

L'arrivée de la ligue Collégiale force les autres à s'occuper de la scolarité de ses joueurs

Avec l'arrivée de la ligue Collégiale AAA, la ligue de hockey Junior Majeur du Québec a été forcée de se préoccuper du manque de scolarité de ses joueurs. (Nous avons fait un pas en avant, affirme M. Jean Trolier, directeur pédagogique de la ligue de hockey Junior Majeur. Il y a quatre ans, rien n'existait! Les joueurs à étudier. Aujourd'hui, la ligue distribue des milliers de dollars en bourses d'études.

«Mais, ajoute-t-il, notre rôle est de former des joueurs. On ne peut qu'encourager nos membres à étudier. La ligue ne peut se substituer aux parents. Vous le savez, c'est au sein d'une famille que se développent les valeurs auxquelles un jeune adhère.»

Pierre Gingras, directeur administratif de la ligue de développement du Midget AAA, affirme que les parents veulent que leurs enfants puissent étudier tout en jouant au hockey.

«C'est une nouvelle préoccupation. Il y a même des parents, il ne faut pas se le cacher, qui refusent de voir leur garçon poursuivre une carrière dans la ligue

de hockey Junior Majeure pour cette raison.»

Dans le Midget AAA, les joueurs sont obligés de réussir leur trimestre. Sinon, ils sont retranchés de l'équipe. Ces joueurs-étudiants de niveau secondaire III et IV ont obtenu, au terme de la session scolaire 83-84, une moyenne de 70,2 p. cent. Le taux d'échec/matière se situe à 4,5 p. cent et dans neuf matières sur 12, ils ont des notes supérieures à la moyenne provinciale.

Dans la ligue de hockey Junior Majeur, durant la saison 83-84, 41 p. cent des joueurs étaient inscrits au cégep; 20 p. cent fréquentaient le niveau secondaire et 1 p. cent l'université. Les autres, plus du tiers, étaient sur le marché du travail ou dans le groupe des sans-emplois.

Seulement 66 des 111 joueurs inscrits au cégep ont réussi leur session. Les autres ont à peine complété 36 des 164 cours auxquels ils étaient inscrits.

(Le manque de succès scolaire, note M. Trolier, est attribuable aux échanges de joueurs, à l'absence de volonté d'organisation personnelle, au manque d'encouragement venant de la direction de l'équipe, aux séries

éliminatoires, à la tournée de la coupe Memorial et à la place des études dans le contexte d'une équipe de hockey qui veut gagner.)

Avec autant de facteurs défavorables, faut-il comprendre que le système actuel est inadéquat? C'est ce que soutient l'une des rares études faites sur le sujet au Canada, *Hockey Participation as a Factor in the Secondary School of Ontario Students*, thèse de doctorat de M. Doug Thom, publiée en 1978 à l'université de Toronto.

Selon cette étude, (la pratique du hockey en dehors du cadre scolaire, c'est-à-dire dans les clubs civils, est liée à une baisse de la performance au cours des études scolaires (High School), alors que la pratique du hockey au sein d'une équipe inter-écoles est associée à une amélioration de la performance scolaire.)

(Bien sûr, rétorque M. Trolier, demandez à l'État de subventionner la ligue de hockey Junior Majeur du Québec et elle présentera un calendrier réduit. Les déficits seront éponnés avec l'argent des contribuables.)

M.L.



Le hockey dont il rêvait, Eric Léveillé l'a trouvé dans la ligue Collégiale AAA.

Salut! POURQUOI PAYER

LE GROS PRIX POUR VOTRE VIN ET BIÈRE?

ÉCONOMISEZ tout en pratiquant un «HOBBY» FANTASTIQUE. Faites-les vous-mêmes en 30 jours, pour une fraction du prix.

<p>A partir de \$12⁹⁵ pour 26 bouteilles vin rouge ou blanc</p>	<p>A partir de \$6⁹⁵ pour 60 bouteilles de bière</p>
---	--

Voyez le spécialiste... Nous avons un très grand choix de produits, équipements, ingrédients, livres, recettes, etc.

Les Vignes du Seigneur

<p>MONTREAL Centre le Bazar 3628, Côte-Vertu Saint-Laurent (sortie 62 de la T.C.) 337-8374</p>	<p>5157, rue Bélanger est (est de Viau) 729-2294</p>
--	---

Service fiable depuis 16 ans

LAVAL
544, des Laurentides
Pont-Viau
663-7090

Apprendre à vivre avec son asthme ou celui de son enfant

L'asthme est la maladie chronique la plus fréquente chez l'enfant. Sept à 10 p. cent de la population canadienne en souffre. Malgré son étendue, les causes et les symptômes de la maladie sont mal perçus par notre société.

Conscients de ce grave problème, des parents d'enfants asthmatiques ont senti le besoin de s'informer et de transmettre ces informations à la population québécoise. C'est ainsi



Chantal Auger

qu'est né le groupe Asthmaction.

Apprendre à vivre avec son asthme ou celui de son enfant. Voilà l'objectif primordial poursuivi par cet organisme à but non lucratif qui compte déjà 200 membres. La présidente de ce groupe d'entraide, Micheline Dagneau, est d'avis que les parents doivent être responsables et non coupables devant la maladie de leur enfant. « On passe tous par la culpabilité, c'est le gros problème auquel on doit faire face », admet à son tour Johanne Deslauriers, membre active au sein de Asthmaction. Regroupés, les parents peuvent échanger librement sur les sentiments qu'ils éprouvent. Ainsi, ils réussissent beaucoup mieux à accepter et à comprendre la maladie.

C'est quoi l'asthme

L'asthme est une maladie respiratoire caractérisée par une hyperactivité des bronches. C'est-à-dire que les bronches d'un asthmatique se rétrécissent et empêchent l'air de passer dans les voies respiratoires. On appelle cette réaction un bronchospasme. Cette hyperactivité se manifeste par plusieurs symptômes : difficulté à respirer, respiration sifflante, suffocation et toux.

Les causes de ce mauvais fonctionnement des bronches ne sont pas totalement déterminées. Cependant, il est reconnu que des facteurs héréditaires y jouent un rôle important. Un membre de la famille (père, mère, tante, grand-père, etc.) souffrant ou ayant souffert



Le Dr Louis Jankowski vérifie les pulsations du jeune Bruno Deslauriers.

d'asthme ou d'allergie prédisposera l'enfant à souffrir d'asthme. Cette maladie atteint plus de garçons que de filles en bas âge. Entre 5 et 9 ans, la propor-

tion est égale mais après l'âge de 10 ans, plus de filles en souffrent encore. Il est impossible d'expliquer ce phénomène curieux.

L'asthme, tout comme l'eczéma et l'urticaire, est une maladie allergique. C'est pourquoi les asthmatiques sont sensibles aux pollens, à l'herbe, aux ani-

maux domestiques ou à certains aliments. Cependant, les facteurs provoquant une crise d'asthme ou d'allergie varient d'une personne à l'autre et même d'une crise à l'autre.

Il existe de nombreux irritants qui favorisent le déclenchement d'une crise d'asthme. L'exposition à l'air froid, l'exercice, la poussière, les pollens, les animaux (salive, pellicules et poils), les médicaments tel que l'aspirine ainsi que les émanations contenues dans l'air dont la fumée de cigarette. Selon le Dr André Lamarre, pneumologue à l'hôpital Sainte-Justine, la cigarette est un important facteur contribuant à la maladie. Les enfants ont beaucoup plus de chances de faire des crises d'asthme lorsque les parents fument.

Dépolluer l'air interne

Le Dr Lamarre recommande de commencer par dépolluer l'air de la maison. « On devrait prendre les grands moyens pour minimiser les facteurs irritants, insiste-t-il. Il y a des choses sur lesquelles on a un contrôle, des choses simples, et malheureusement la majorité des parents ne les font pas. » Pourquoi accorde-t-on autant d'importance à la purification de l'air? Parce que généralement les enfants asthmatiques vivent plus de 12 heures par jour dans leur chambre.

Outre l'élimination de la fumée de cigarette, on devrait enlever la poussière le plus souvent possible. Si on ne l'enlève pas régulièrement, des mites microscopiques contenues dans cette matière auront tendance à se multiplier. Les odeurs de cuisson et du barbecue, la peinture, certains parfums et les savons forts sont d'autres exemples d'irritants que l'on devrait réduire à son minimum.

Les émotions modulent la maladie

Aux nombreux facteurs qui modulent la maladie asthmatique, ajoutons le froid, le vent, l'humidité excessive ainsi que les émotions. « Les rires, les pleurs, les craintes, les peurs et même les grandes joies suffisent à déclencher une crise d'asthme », précise le Dr Lamarre. Sans être affecté par l'asthme, tout individu qui connaît une joie ou une émotion intense ressentira l'accélération de sa respiration. l'explique aux parents que si eux souffrent d'hypertension, leur pression artérielle



Micheline Dagneau, présidente du groupe Asthmaction.



Jocelyne Fitzpatrick, responsable de la bibliothèque.



Johanne Deslauriers affirme que les gens qui habitent loin des centres sont démunis.



Danielle Lelion caresse un projet: monter un vidéo sur une crise d'asthme.



Le président de l'Association des allergologues du Québec, le Dr John Weisnagel.



grimpera rapidement s'ils ont peur. Il se produit le même effet avec un asthmatique.

« Il est trop gâté cet enfant-là. » ou « Il était bien hier, comment se fait-il qu'il soit en crise aujourd'hui ? ». Ces phrases ont été entendues à maintes reprises par les parents d'enfants asthmatiques. Pendant de nombreuses années, les gens ont considéré l'asthme comme une maladie d'ordre psychologique. « On a même rejeté le blâme sur les mères en disant qu'elles étaient trop nerveuses, presque hystériques », lance Danielle Lelion, mère d'un garçon asthmatique.

Il est vrai que les émotions peuvent influencer l'asthme mais par contre elles ont beaucoup moins de prise si l'asthme est bien contrôlé. Car à défaut de traiter et de guérir l'asthme, les médicaments permettent une meilleure tolérance à la maladie. Malheureusement, il n'y a pas de recette toute faite. Les médecins doivent trouver le médicament et le dosage appropriés pour chacun des patients.

Les médicaments existent sous diverses formes : vaporisateurs, inhalateurs, comprimés, sirop. La plupart sont des bronchodilatateurs qui favorisent la dilatation des bronches. Il y a aussi les médicaments préventifs que l'on doit prendre à tous les jours et les anti-inflammatoires, à base de cortisone, indiqués pour les cas plus sérieux. « Même s'il est efficace pour les cas d'allergie, l'antihistaminique n'est pas à recommander dans le traitement de l'asthme », tient à préciser le Dr Lamarre.

Éveiller la population

Les gens font preuve d'ignorance devant la maladie. Même dans les écoles, les professeurs et les infirmières ne savent pas comment se comporter avec un élève souffrant d'asthme. On sait que la maladie asthmatique est l'une des premières causes du taux élevé d'absentéisme scolaire. « Nous donnons de l'information à des groupes d'infirmières dans les écoles », raconte Mme Dagneau. Des in-

formations ont également été transmises à une garderie de Longueuil car les animatrices ne savaient pas comment s'y prendre avec un enfant qui manque de souffle, ni comment lui administrer ses médicaments. « On doit éveiller la population et le corps médical devant cette maladie », affirme sans ambages Mme Dagneau. Les moyens utilisés : tenter de démystifier la nature de la maladie et travailler conjointement avec les médecins afin de connaître les plus récents traitements efficaces.

Il y a plusieurs médecins qui agissent à titre de consultants au sein de Asthmaction. « Je crois à ce mouvement. Je souhaitais sa création depuis une dizaine d'années », admet le Dr Lamarre. Le président de l'Association des allergologues du Québec, le Dr John Weisnagel, travaille étroitement avec le groupe. « Je suis membre du conseil d'administration depuis un an parce que je crois que les allergies jouent un rôle extrêmement important dans l'asthme. J'ai envie d'aider des parents qui veulent comprendre ». Le Dr Lamarre ajoute « en somme, nous voulons apporter un éclairage rigoureux sur les aspects de la maladie. »

Sport: oui ou non

L'asthmatique pourra souffrir de bronchospasme pendant ou après un exercice physique. Cela ne signifie pas que le patient est allergique à l'exercice mais c'est plutôt l'effort requis qui déclenchera la crise. Ainsi, plusieurs d'entre eux apprennent à éviter l'activité physique et orientent leurs énergies vers le côté intellectuel.

En évitant la pratique d'un sport, l'asthmatique devient faible, possède peu d'endurance et se fatigue plus vite. A cause de son inactivité physique et la prise de certains médicaments dont la cortisone, l'asthmatique a également tendance à prendre du poids.

D'autre part, il est parfois difficile d'arrêter un jeune enfant de jouer. « On ne doit pas couvrir un asthmatique, mais on doit en prendre soin », admet le Dr John Weisnagel. Le jeune enfant, asthmatique ou non, est

toujours en mouvement. C'est important pour son développement physique. Pratiquer une activité physique régulièrement et à un rythme modéré sera sans doute la bonne solution. Mais attention, il faut savoir choisir. « La course à pied et le soccer ne sont pas recommandés car ils requièrent un effort constant. On devrait éviter le hockey à cause de la température froide de l'arène », explique Dr Lamarre. Par contre, le tennis, le ski de fond et la bicyclette sont recommandés parce que l'asthmatique peut y aller à son rythme.

Selon les spécialistes, sans restreindre l'activité physique, il existe un sport par excellence pour les asthmatiques. Il s'agit de la natation. Les raisons sont simples. On y retrouve de l'air propre, chaud et humidifié ; trois conditions essentielles pour éviter les bronchospasmes.

La natation sur mesure

Le Dr Louis Jankowski, professeur de physiologie à l'Université Concordia, en collaboration avec le groupe Asthmaction, a mis sur pied un important programme d'exercices physiques dans l'eau conçus spécialement pour les asthmatiques. « Je veux utiliser la natation comme une porte de sortie à ces malades ».

Une première expérience a été tentée l'année dernière et elle s'est avérée un énorme succès. Les exercices aquatiques permettent d'augmenter la condition physique, une amélioration de l'habileté à nager, une diminution du pourcentage de graisse corporelle et une meilleure tolérance aux crises d'asthme. Le Dr Jankowski ne se contente pas d'apprendre à nager à des malades. « Partout, on les traite comme un petit oeuf brisé et ce n'est pas bon. Il faut les traiter afin qu'ils soient fiers d'eux-mêmes s'ils souffrent d'asthme », fait remarquer le spécialiste tout en ajoutant avec assurance « je leur parle comme à un athlète et non comme à un malade ».

Avant d'entreprendre les exercices aquatiques, chacun des patients subit des tests de tolérance à l'effort afin de mesurer sa capacité cardio-vasculaire.

Les résultats obtenus servent à prescrire l'intensité de l'exercice. À la fin du programme, un second test de tolérance permettra de connaître l'amélioration de la condition physique.

« On est fier d'avoir ce programme », de dire Mme Dagneau, mère de trois enfants atteints d'asthme. Une vingtaine d'asthmatiques âgés de 4 à 12 ans se rendent à la piscine trois fois par semaine. Un programme similaire s'adressant aux adultes vient de voir le jour dû à une forte demande. Tous apprennent à nager à l'aide d'équipement dont des masques de plongée, des palmes et des vestes de sauvetage. « Les palmes permettent de renforcer les jambes. Les jeunes pourront plus facilement faire de la bicyclette, du ski de fond ou un peu plus de marche », fait remarquer le Dr Jankowski.

Une seule ombre au tableau : les problèmes financiers. Il en coûte une somme de \$50 par enfant pour une session de 15 semaines. La location de la piscine, le salaire des sauveteurs, l'achat de l'équipement constituent des dépenses trop élevées pour les revenus. L'Association pulmonaire du Québec a refusé une subvention au Dr Jankowski. Cet argent lui aurait permis d'organiser d'autres programmes dans différentes régions. Actuellement, Montréal et Boucherville sont les seuls endroits où l'on retrouve ce programme d'exercice.

Réalisations

Depuis sa formation, le groupe a réussi à organiser des conférences sur le sujet s'adressant au public en général. Afin de rejoindre un plus vaste réseau de population, les conférences se tiendront tous les mardis dans les différents hôpitaux montréalais.

Parmi les réalisations de Asthmaction, notons la publication d'un bulletin d'information distribué à tous les membres. Des rencontres avec les professeurs afin de discuter des problèmes d'un asthmatique sont organisées fréquemment.

La création d'une bibliothèque constitue évidemment l'une des réalisations les plus importantes. Sous la direction

de Jocelyne Fitzpatrick, mère de deux filles asthmatiques, cette bibliothèque contient une multitude d'informations sur la maladie. On y retrouve 8 sections allant de l'asthme aux machines à respirer en passant par les allergies et les médicaments. « Cette idée de monter une bibliothèque est merveilleuse », de préciser le Dr Weisnagel.

Mais le but premier de la création de ce groupe de parents est d'aider les autres qui vivent la même situation. « C'est motivant de donner des informations aux parents. On s'aide en même temps », constate Johanne Deslauriers. L'entraide entre les membres va même jusqu'à bénéficier d'une réduction sur les médicaments dans toutes les pharmacies Cloutier. L'idée est avantageuse puisque le coût des médicaments peut atteindre \$150 par mois.

Des projets plein la tête

Le conseil d'administration de Asthmaction mijote plein d'idées. D'abord, on désire recruter le plus de membres possible. On en recrute partout au Québec : Îles-de-la-Madeleine, Abitibi et Gaspésie. « Ce sont surtout les personnes demeurant loin des grands centres urbains qui sont les plus démunies », raconte Danielle Lelion. Ces gens ont besoin d'être rassurés, d'être écoutés.

Quelques projets sont inscrits à l'ordre du jour. Un service de gardiennage qui viendrait en aide à de nombreux couples. Car on sait que les parents doivent être constamment près de leur enfant asthmatique. Une sortie à l'occasion ferait un grand bien. Un second projet permettrait aux asthmatiques de se rendre en classe grâce à un service de transport adapté, comme celui que l'on offre aux handicapés. « On espère que les écoles travailleront avec nous afin de mettre ce projet à exécution ».

Enfin, un troisième projet est à l'étude. Il s'agit de monter un vidéo sur une crise d'asthme.

CHANTAL AUGER est journaliste pigiste.



Des bases de données qui vous aident

J'avais commencé il y a quelques semaines à parler du phénomène des bases de données. Le courrier abondant que j'ai reçu sur le sujet montre que celui-ci intéresse une foule de gens. En particulier, plusieurs groupes ont tenu à me souligner qu'il existe au Québec plusieurs logiciels « indigènes » de bases de données tout à fait comparables à ce qui se fait ailleurs.

Dans certains cas, il s'agit de programmes originaux; la plupart du temps cependant, ce sont des applications élaborées au moyen de générateurs tels que Dbase III ou R:base 5000. De toute façon, mon intention ici n'est pas de faire l'inventaire des bases de données existantes,

mais plutôt de voir à quoi sert ce type de programmes, comment il se présente, et (aujourd'hui) dans quelles directions il évolue.

Dans ma chronique précédente, je mentionnais le dilemme dans lequel se trouvent les utilisateurs: bases de données simples à utiliser, mais pas suffisamment souples et puissantes, ou bases de données puissantes mais difficiles à utiliser et complexes à apprendre.

Depuis un peu plus d'un an, des créateurs de logiciels se sont attaqués à ce problème, et ont tenté avec des succès divers de mettre au point des progiciels à la fois puissants et faciles à maîtriser. Ils s'y sont pris en gros de deux façons:

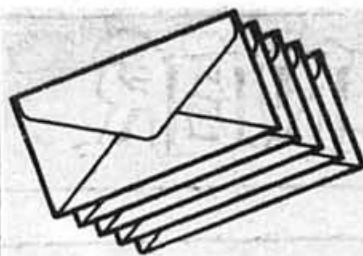
Sur le Macintosh de Apple, on a fait appel aux talents graphiques de la machine pour traduire de façon visuelle les opérations à effectuer, les structures de données et les liens entre elles. De cette façon, des commandes abstraites sont transformées en images plus concrètes qui rendent leur fonction plus aisément perceptible. Nul doute que les récents descendants du Mac, l'Atari 520 ST et l'Amiga de Commodore, suivront aussi cette voie.

Sur la famille des compatibles IBM, par contre, on a d'emblée choisi une voie plus audacieuse: on voit apparaître de plus en plus de bases de données « intelligentes », qui s'efforcent d'utiliser les techniques de l'intelligence artificielle pour décharger l'utilisateur du plus gros des fonctions techniques de la gestion des données.

Le premier exemple de cette approche était sans doute « Clout » de Microrim, un programme accessoire qui s'ajoutait à R:base 4000 pour le « civiliser » un peu et permettre à l'utilisateur ordinaire de converser avec la base de données dans un langage voisin de l'anglais de tous les jours.

Clout n'a pas eu tout le succès espéré, mais il a « fait des petits » en inspirant notamment Symantec à créer « Q&A », un nouveau progiciel où l'interface « langage ordinaire » est directement intégré dans le programme. Q&A vous arrive avec un vocabulaire de plusieurs centaines de mots et de structures de phrases qu'il « comprend »; vous pouvez en plus lui enseigner vos mots et vos tournures de phrases les plus usuelles, et il s'en souviendra d'une fois à l'autre. En d'autres termes, vous vous trouvez à créer à l'usage votre propre « langage d'interrogation » fait sur mesure pour vos besoins, sans être obligé de faire appel à un programmeur.

Des techniques moins ambitieuses, et aussi moins dévoreuses de mémoire et de temps, sont celles adoptées par Texas Instruments dans son programme-accessoire NaturalLink, et par la base de données Paradox d'Ansa. Il s'agit de fournir à l'utilisateur soit un ensemble de bouts de phrases tout faits qu'il n'a qu'à assembler à son gré, soit des « exemples » de requêtes qu'il peut modifier pour obtenir le résultat voulu. De cette façon, le programme vient partiellement à la rencontre de l'utilisateur, au lieu de le forcer à adopter le vocabulaire technique et les structures abstraites de la machine.



On adresse le courrier à
Yves Leclerc
La Presse - PLUS
7, rue Saint-Jacques
Montréal, Qué. H2Y 1K9

Cher monsieur,
L'informatique est-elle un bienfait ou un malheur? Selon moi, l'informatique n'est pas un malheur mais plutôt un bienfait.

S'il n'y avait pas l'informatique, la technologie serait moins avancée du point de vue médical et technique, comme pour les cardiogrammes. Sans l'informatique, nous ne pourrions pas communiquer dans les pays étrangers ou faire parvenir des messages pour assurer la sécurité et renseigner les gens.

Les jeunes d'aujourd'hui montrent beaucoup d'intérêt pour l'informatique, et ça leur donne le goût de continuer leurs études dans le but qu'un jour ils travailleront sur l'ordinateur.

L'informatique aide les personnes à s'adapter aux temps futurs. Et les écoles s'enrichissent pour donner le plus de renseignements possible dans ce domaine, dans l'espoir de créer des ouvertures sur le marché du travail.

Mais d'un autre côté il y a aussi les inconvénients; il y a moins d'offres d'emploi, ça enlève beaucoup de place aux gens sur le marché du travail. Parce que des gens n'ont aucune expérience informatique ils peuvent perdre leur place dans une compagnie!

Pour avoir sa place dans les sciences informatiques, il faut être diplômé si on veut décrocher un excellent travail...

Bien à vous,
Nathalie Tremblay,
étudiante, LaPrairie

RÉPONSE: J'ai reçu cette lettre au moment où j'assistais la semaine dernière à la conférence « Éducation et ordinateur » organisée par l'université McGill. Et j'ai eu envie de la publier parce qu'elle est en quelque sorte le pendant de toutes les savantes causeries et de tous les grands débats intellectuels que nous tenons sur les thèmes « Ordinateur et société » et « Ordinateur et jeunesse ».

Il est sans doute normal qu'après les espoirs peut-être exagérés soulevés par l'introduction de l'informatique dans l'enseignement, il existe chez les enseignants un certain désappointement et un degré élevé de méfiance qui étaient bien sensibles à la conférence de la semaine dernière.

Mais il faudrait faire attention qu'en critiquant des politiques qui méritent de l'être et des méthodes d'implantation et d'utilisation de l'ordinateur qui sont loin d'être parfaites, on perde de vue les objectifs fondamentaux de tout l'exercice, la réalité qui sous-tend l'ensemble de la situation.

Et il me semble que ces objectifs, cette réalité, ils sont fort bien résumés dans la lettre de Nathalie Tremblay: on vit dans

un monde où, pour le bien ou pour le mal, l'ordinateur est déjà omniprésent et où il risque fort d'être un facteur dominant de notre évolution technique, économique et sociale. D'une façon ou d'une autre il faut faire face à ce défi, et en particulier préparer les jeunes à un avenir qui sera sans doute assez différent de notre présent.

Que l'ordinateur choisi par le ministère de l'Éducation ne soit pas génial, que l'informatique domestique ou la bureautique connaissent des hauts et des bas, que les méthodes pédagogiques des APO et les didacticiels disponibles ne soient pas toujours géniaux ne sont au fond que des incidents de parcours dont il faut se préoccuper et qu'il faut tenter de corriger si possible, mais qui ne doivent pas avoir pour effet d'escamoter le principal.

Notamment, le débat sur l'utilisation de l'informatique en pédagogie, pour intéressant et actuel qu'il soit, ne doit pas faire négliger le fait que, quelle qu'en soit l'issue, il faudra toujours faire face au problème de préparer toute une génération de jeunes à un univers où, dans le milieu de travail et probablement dans l'ensemble de la vie sociale, l'emploi de l'ordinateur à des fins multiples sera une réalité quotidienne.

Que cette préparation se fasse par des méthodes nouvelles ou par la pédagogie traditionnelle, elle devra se faire. Et j'avoue que j'imagine mal qu'elle passe par des cours magistraux et des enseignements théoriques plutôt que par une pratique fréquente et intelligente: il serait absurde de former une autre génération d'intimidés face au clavier et à l'écran!

Par contre, il n'est sans doute pas suffisant d'apprendre aux enfants à pitonner. Comme l'indique la lettre de Nathalie, il est tout aussi important qu'ils aient une idée aussi juste que possible des bons et des mauvais aspects de la « société d'information » dans laquelle ils auront à vivre. Cette idée, s'ils ne l'acquièrent pas à l'école, ils la prendront ailleurs de toute manière...



Incomparable!

- ORDINATEUR 128K
2 LECTEURS 360K
- TRAITEMENT DE TEXTE
NORDSTAR INCLUS
- IMPRIMANTE INCLUSE
ACCENTS FRANÇAIS
- MS-DOS 2.11. ÉCRAN VERT. INCLUS

1888\$

Dumoulin

271-2316
783, MISTRAL
(COIN 8250 ST-HUBERT)

Université de Montréal



La Direction de l'enseignement de service en informatique vous offre des cours d'initiation à l'informatique.

Informatique pour débutants

ouvert aux adultes ou aux détenteurs d'un D.E.C.
accessible le jour et le soir
60 micro-ordinateurs à votre disposition
les sujets de travaux sont reliés à vos études ou à votre travail

IFT 1800 (3 crédits)
Initiation à l'informatique

IFT 1140 (3 crédits)
Programmation avec Pascal

IFT 1810 (3 crédits)
Initiation à la programmation

IFT 1985 (3 crédits)
Traitement informatique des textes

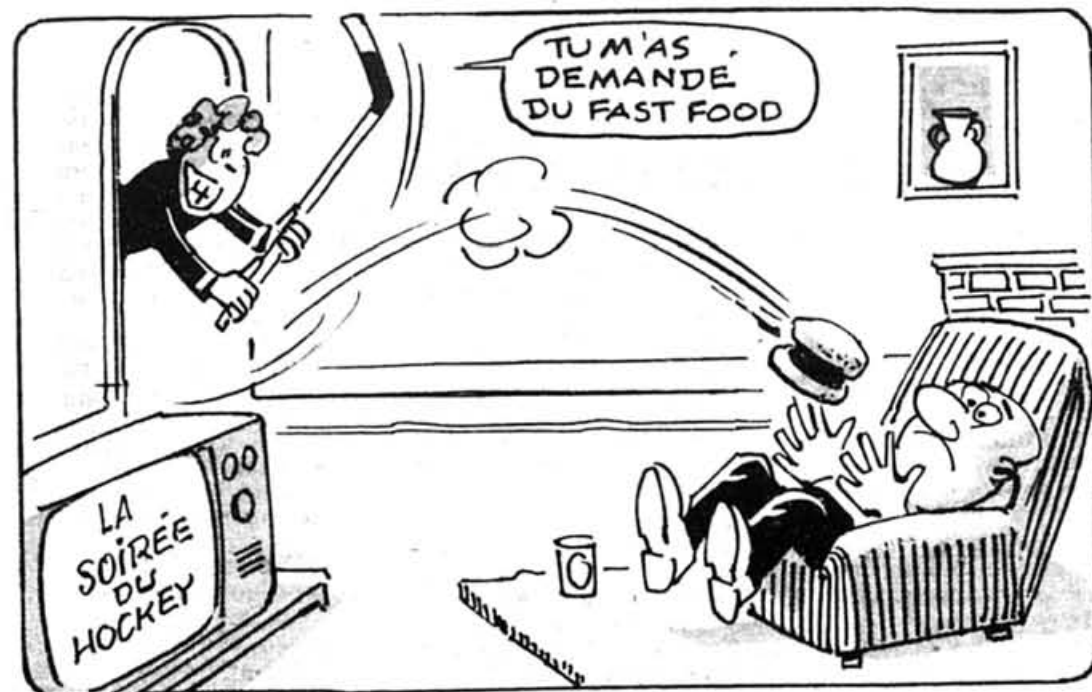
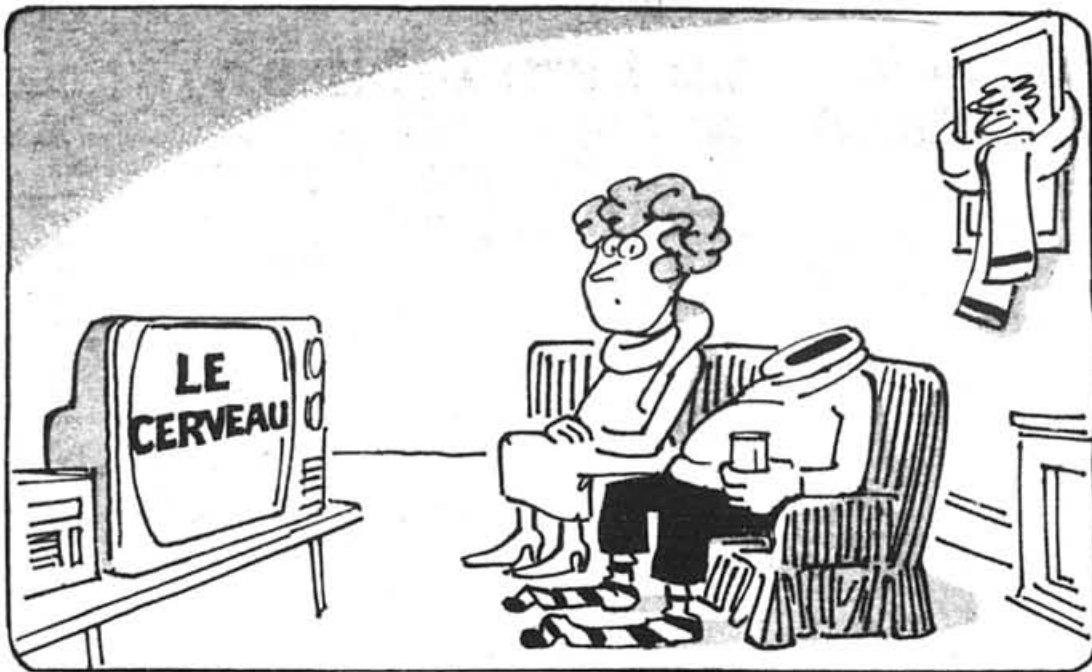
Début des cours
le 6 janvier 1986

Le nombre d'inscriptions
est limité... Hâtez-vous!

Secrétariat des étudiants libres
Faculté des arts et des sciences
Université de Montréal
Pavillon Lionel-Groulx
3150, rue Jean-Brillant
Local 1010
Tél.: 343-7338

(à suivre)

HIVERNER



L'EMPIRE DES SENS



Serge Grenier

OTTAWA

E. D. tombe des nues

Lundi soir. À 8 heures 27, Bernard Derome m'enlève mon fun en annonçant l'élection d'un gouvernement libéral majoritaire. J'ai beau pitonner d'un poste à l'autre, partout les mêmes nouvelles. La seule différence: les péquistes sont battus à Télé-Métropole, subissent la défaite à Radio-Québec ou mordent la poussière à Radio-Canada. Ça doit être beau en anglais mais je me retiens. J'en profite pour écouter le chef du NPD qui dit: «On s'attendait à 4% et on a eu 2½%. On est content.» Et moi, je suis content pour lui. Même M. LaSalle qui fait une déclaration. Je vais lui envoyer un mémo pour l'avertir de faire attention à ses participes. Il a dit: «Le gouvernement que je fais partie.» Mais ce qui me frappe le plus, c'est la volatilité de l'électorat. Bon, d'accord, ils sont libres et nous sommes en démocratie. Mais cette habitude qu'ils ont de n'en faire qu'à leur tête! Ils élisent les bleus à Ottawa et les rouges à Québec. Faudrait qu'ils se fassent une idée.

Mardi. Je repense à tout ça et je pensais jamais. C'est M. Duplessis qui a dû se retourner dans sa statue. J'avais l'impression que Hyundai aiderait plus que ça. Mon attaché politique m'a expliqué que ce que les gens voulaient, c'est pas des usines, c'est des jobs. Comme j'avais parié sur les résultats de l'élection avec ma secrétaire et que je ne suis pas homme à laisser trainer des dettes, elle va l'avoir son 20\$, la Belhumeur-Sanfaçon! En ce 3 décembre au matin, en dépit des circonstances, je me suis comporté en gentleman avec elle, en espérant qu'elle en fasse autant. Peine perdue. D'abord, Madame est rentrée pompette au bureau à onze heures moins quart en chantant «Gens du PQ». Ensuite, la tenue vestimentaire. Je lui ai dit: «C'était-tu vraiment nécessaire, Mme Belhumeur-

Sanfaçon, la robe rouge, les souliers rouges, le foulard rouge? Hein? C'était-tu vraiment nécessaire?» Mais ce qui faisait le plus mal, c'était son grand rire. De toute façon, rouge de père en fils comme elle est, où est son mérite? Je ne suis pas mauvais perdant mais elle s'est vite aperçue que 80 trente sous, ça pèse dans une sacoche.

Mercredi. Mes pensées vont aujourd'hui vers Mme Reine Johnson, épouse d'un ancien premier ministre, mère d'un premier ministre sortant et d'un ministre rentrant. Ce que cette femme vit, c'est plus qu'un dilemme: c'est cornélien. N'empêche que je serais bien curieux de savoir pour qui elle a voté. Sans compter que deux assermentations en deux mois, c'est beaucoup.

Judi. Je ne suis pas du genre à renier des amis parce qu'ils sont dans l'adversité. Je prends sur moi d'envoyer un message d'encouragement aux quatre coins de la province. A tous, je tiens le même langage: «Ça doit être dur d'être rejeté par l'électorat, n'est-ce-pas? Je vous plains de tout mon cœur parce que je ne voudrais pas que ça m'arrive. Mais trêve d'abattement! Cette retentissante défaite ne doit pas vous empêcher de retrousser vos manches. Remettez-vous à la tâche. Préparez dès aujourd'hui des lendemains qui chantent. Méditez ce superbe proverbe birman: il n'est jamais plus tard que minuit. Serrez-vous les coudes. Reprenez des forces. Tenez votre boutte. Parcourez la province. Prêchez. Dans le désert, s'il le faut. Allez passer vos vacances au lac Saint-Jean. Rencontrez-vous régulièrement dans le comté péquiste le plus rapproché de chez vous.»

Vendredi. Après être allé hier soir chasser mes soucis dans un club de Hull, je commence à me faire à l'idée. Mme Belhumeur-Sanfaçon a cessé de fêter et a retrouvé son air de tous les jours. Nous nous sommes réconciliés. Après tout, c'est pas moi qui a été battu et je demeure le député fédéral de tous, les bleus comme les rouges. Après tout, c'est les mêmes.



Glenn Gould était aussi un écrivain

On connaît Glenn Gould comme musicien. Ses interprétations de Bach sont unanimement admirées. Celles qu'il a faites de Mozart ou de Beethoven sont des sujets à polémiques sans fin. Et puis, il était excentrique. Songeons! Voilà un homme, reconnu comme l'un des plus grands pianistes du monde qui, soudain, refuse de se produire en récital, s'enferme chez lui, communique par le téléphone et se plaint incessamment d'être sujet à la bronchite.

On connaît moins l'écrivain. Pourtant Glenn Gould a beaucoup écrit, sans jamais pourtant s'intéresser directement à l'écriture. Mais il a collaboré à de nombreuses revues. Il a écrit des scénarios de radio et de télévision. En fait, il y en a pour trois gros volumes dont deux sont parus. Le premier, intitulé *Le Dernier puritain*⁽¹⁾ a vu le jour en 1983. Le deuxième, *Contrepoint à la ligne*⁽²⁾ vient de paraître. Le troisième, qui comprendra toutes les entrevues que Glenn Gould a accordées (au téléphone naturellement) verra le jour l'an prochain.

Curieusement, on doit cette publication importante à un Français, Bruno Monsaingeon, musicologue et cinéaste qui est, en quelque sorte, « tombé en amour » avec le pianiste. L'Europe entière l'a suivi. Glenn Gould est, désormais, au faite de sa gloire européenne et l'on ne parle que de lui. En ce sens, le pianiste avait raison. Le disque est plus important que le récital, ne serait-ce que par sa capacité de transcender la mort de l'artiste. Le disque (et le talent) est éternel. Enfin...

Un chose frappe immédiatement à la lecture, toutefois fascinante, des écrits divers de Glenn Gould: son ego. L'artiste est d'une volonté de puissance extraordinaire et il a la faculté de s'appropriier tout ce qui l'intéresse. C'est cela qui agace souvent. Mais à tort, car Glenn Gould, avec son goût et son humour, sait de toute évidence de quoi il parle et comment il veut en parler.

D'ailleurs, il le dit: « Je suis un être moral ». Pour lui, donc, la valeur esthétique est secondaire. Ainsi de Mozart. Il lui reproche, très sérieusement, sa vie, ses dentelles, ses amours, sa dissipation. Il le voit comme un être léger. Dès lors, la musique « sublime » du petit Mozart, il en perçoit les limites. Il y voit le laisser-aller, le bâclage, la for-



mule, etc... Sans doute, on peut ne pas être de cet avis. Mais il y a du vrai dans ce que dit Glenn Gould. Le temps encore vient de lui donner raison. Le grand succès d'*Amadeus*, ce par quoi le public a été séduit, ce n'est pas la musique de Mozart (tout musicien sait que la bande sonore du film est ignoble) mais le personnage. Ah! comme c'est charmant de croire que le génie, le fameux petit génie pouvait rire comme un âne braie!

Naturellement, on pourrait dire à Glenn Gould que Bach lui-même a fait des courbettes devant Frédéric de Prusse au point de se plier au fameux thème donné par le roi pour en faire son « Offrande musicale ». Pourtant non! Dans la balance de la morale et de l'esthétique, le plateau de la morale est plus lourd, chez Bach, que le plateau de l'esthétique.

Il est vrai que Glenn Gould est un censeur impitoyable et qu'il ne se gêne pas. Il poursuit Boulez de sa haine et, avec lui, une grande partie de la musique contemporaine. Boulez? Un arriviste ignoble. Un violent. Un quasi meurtrier. Les autres? Guère mieux. Des pitres et, naturellement, cette notion de l'artiste comme pitre, Gould en a horreur et c'est pour cela qu'il a renoncé au récital. Non. Un artiste est un être précieux, fragile. Il ne peut ni ne doit faire le pitre.

On se rend compte en lisant ces textes à quel point Gould avait la limite de sa spécialité. Pianiste, il appert qu'il n'entendait vraiment bien que le son du piano. La couleur, cette composante majeure de l'orchestre moderne, le laisse presque indifférent, lui fait peur même. Cela est frappant. A maintes reprises, il s'extasie sur l'indiffé-

rence de Bach pour les formations orchestrales. Des violons? Très bien! Mais pourquoi pas des flûtes ou des tubas? Cela se vaut ou presque. Mais le piano, naturellement... La merveille.

Autre constatation que l'on doit faire: Glenn Gould est un homme des années soixante, ces années qui ont vu la montée en flèche de Marshall McLuhan comme chantre de la technologie. On connaît les positions de Gould sur l'enregistrement. A moyen nouveau, technique nouvelle. Le musicien doit s'approprier ces nouveaux moyens et les faire servir à l'expression d'un nouvel art. Répétitions, collages, manipulation du volume, etc... Tout cela, Gould en parle et le prouve. A-t-il raison? C'est une question de goût. On peut lui reprocher, néanmoins, une tendance à l'exclusive et sens de l'humour très particulier. Celui, par exemple, d'assister à une répétition d'orchestre dirigée par von Karajan, enfermée dans la cabine de prise de son et sans brancher les micros. Il est aisé, alors, puisque les sortilèges de la musique sont absents, de constater à quel point le chef « fait le pitre » par sa gestuelle, comment il sait quel profil il faut présenter pour être joli! Mais, cela que Gould écrit avec une évidente satisfaction personnelle, ne l'empêche aucunement de reconnaître à l'occasion le talent du chef.

C'est, d'ailleurs, une marque de fabrique de ses textes. Gould ne prend rien pour acquis et n'a pas le culte de l'idole. Tout le monde a ses bons et mauvais côtés, même Beethoven qui, selon lui, a fait le pitre aussi en devenant, pour une grande période de sa vie, un homme de théâtre, prompts aux effets. Par contre, il a plaisir à monter aux nues le talent de Petula Clark sous prétexte qu'elle a chanté « Who am I? » Question essentielle que Gould a dû se poser souvent quant à lui.

Il y a dans ces deux ouvrages des textes illisibles pour le profane. Mais les analyses musicales pointilleuses ne sont quand même pas très abondantes. Et puis, on les saute.

Mais ce sont deux livres essentiels pour qui aime Gould et pour qui croit encore que l'art a un sens réel. Plaise à Dieu!

- (1) *Le Dernier puritain*, textes de Glenn Gould réunis par Bruno Monsaingeon, 284 pages, Fayard, Paris 1983.
- (2) *Contrepoint à la ligne*, textes de Glenn Gould, réunis par Bruno Monsaingeon, 480 pages, Fayard, Paris, 1985.

Le livre-arbitre

Les magistrats s'y réfèrent comme à un texte de loi. Les traducteurs ne pourraient pas vivre sans lui. Les écoliers le détestent parce qu'il est lourd et encombrant. Les secrétaires le prennent au mot mais les cruciverbistes l'apprennent mot à mot. Les passionnés de scrabble quant à eux le prennent au pied de la lettre. De quoi est-il question? Du dictionnaire, pardi.

Si la Bible est bien le livre de la conscience pour une bonne partie de l'humanité, le dictionnaire, lui, peut prétendre être le livre de la connaissance pour la majorité des locuteurs. Mais ce n'est pas tellement l'aspect quantitatif du dictionnaire qui intrigue que la place qu'il occupe dans notre vie. Le dictionnaire n'est-il pas l'arbitre par excellence entre locuteurs d'une même langue?

Il n'est pas habituel, convenons-en, de feuilleter le dictionnaire pour le « lire ». Un dictionnaire, ça se « consulte ». Fillettes et garçons à peine pubères y découvrent les « secrets » de la vie grâce aux images et à leur légende... Les « gros mots » font aussi l'objet de leur curiosité. Grâce au dictionnaire, leur anatomie et celle de l'autre se voit nommée jusque dans ses endroits les plus intimes. Ils apprennent ainsi que le dictionnaire est le premier arbitre de notre société parce qu'il nous dit quel est le règlement qu'il faut suivre lorsqu'on parle et lorsqu'on écrit.

Nous consultons le dictionnaire toujours dans les mêmes circonstances, à savoir chaque fois qu'il existe un litige quelconque. Il nous permet de trancher, de prendre parti bref, de résoudre plusieurs problèmes. Les plus courants sont évidemment les litiges orthographiques. Lorsque vous butez sur un mot dont vous doutez de l'écriture, le dictionnaire confirme ou rectifie ce que vous venez d'écrire. Pour la forme, sans plus.

Mais d'autres litiges mettent le dictionnaire à contribution. Par exemple, lorsque vous jouez au mot-mystère; lorsque vous mesurez à un mots-croisés; lorsqu'au scrabble vous caressez l'espoir que le mot bizarre que vous venez d'inventer pourrait peut-être exister en français et même lorsqu'il vous fait trouver un mot qui rime si vous composez une chanson ou, qui sait, un poème. Dans tous ces cas-là, on a affaire à un litige « ludique » puisqu'il s'agit de jouer, de s'amuser, de se distraire. Le dictionnaire sert alors tout simplement à vérifier et

parfois à découvrir si tel ou tel mot existe dans la langue.

Mais le dictionnaire peut aussi servir d'arbitre lorsqu'il y a désaccord sur le fond, sur le contenu d'un message bref, lorsque plusieurs définitions s'affrontent. Dans ce cas, le litige est « juridique ». Entre autres litiges de cette nature, il y a les litiges juridiques comme celui dont j'ai parlé la semaine dernière.

Il n'est pas nécessaire d'aller en Cour supérieure pour être impliqué dans un litige juridique. Tenez, l'autre soir, au restaurant, nous étions trois à converser: une banquière (en l'occurrence, ma femme), un banquier (en l'occurrence, son patron) et un linguiste. Comment cela s'est-il produit? Je n'en sais rien. Ce n'est pas important. Toujours est-il que nous voilà en plein désaccord à propos d'une personne *conformiste* et d'une personne *conventionnelle*. La vigueur de nos propos fut remarquable et... remarquée. Les définitions de mes interlocuteurs bbaannquiers étaient exactement à l'opposé de la mienne.

Je vous assure que nous nous serions mis à fouiller dans tous les dictionnaires du monde si le menu nous en avait offert la possibilité. En bref, eux disaient qu'une personne *conformiste* est quelque chose comme une personne dont les *idées* sont comme celles de tout le monde, ce qui n'impliquait pas que cette même personne soit *conventionnelle* dans ses habitudes de vie, son comportement, sa manière d'être. Moi je disais exactement le contraire: un *conformiste* est une personne qui se *comporte* selon les modèles établis ce qui n'impliquait pas qu'il soit conventionnel dans ses idées, dans sa philosophie de la vie ou dans son idéologie.

Quelle discussion passionnante nous avons eue! Que la soirée nous a paru courte! Ne nous y trompons pas: nous étions en plein litige juridique car il s'agissait d'un désaccord sur la définition des termes, c'est-à-dire en fin de compte, sur leur référence exacte. Nous n'eûmes ce soir-là, rassurez-vous, ni prise de bec ni altercation ni scène de ménage ni même d'insubordination. Je vous dirai la semaine prochaine comment se termine cette histoire de mots. Peut-être que la distinction sera pour vous à l'origine d'une intense réflexion durant les prochains jours? Êtes-vous *conformiste*? Êtes-vous *conventionnel*? Êtes-vous plus conventionnel que conformiste ou plus conformiste que conventionnel? Belle question...



HUBERT AQUIN

Autant vous prévenir dès le départ ; Hubert Aquin est un écrivain « difficile ». Qu'est-ce que cela signifie au juste ? Une très grande culture, des symboles qui ne sont pas forcément accessibles à tous et qu'on ne peut pas toujours transposer dans le quotidien, une structure romancée différente de celle qu'on peut définir comme classique, ou si vous préférez habituelle. En somme, dans ses romans le rythme de l'action est sacrifié, s'il le faut, à la réflexion, à une double image de la réalité telle que vue de l'extérieur et de l'intérieur de ses personnages.

À Paris, Hubert Aquin aurait sans doute pu récolter de grands prix littéraires, tel le Goncourt ; il aurait eu la possibilité de s'expliquer longuement sur sa conception du « nouveau roman » et, par ricochet, le snobisme de tout ce qui est français aidant, cela serait retransmis et aurait un large écho au Québec. Mais Hubert Aquin, né à Montréal, a eu beau passer trois ans en France à l'Institut d'études politiques, il était profondément québécois, enraciné, dominé par les problèmes d'aliénation, révolté à ses heures et prêt à en payer le prix.

Son éditeur, Pierre Tisseyre, dit de lui que ce fut, car il est mort en 1977 à l'âge de quarante-huit ans, un des plus grands écrivains du Canada. Une autre étude doit paraître prochainement sur sa vie et sur son oeuvre et elle ne sera, certainement pas, la dernière. En tant que romancier il fait partie du patrimoine culturel québécois, mais aussi universel. Dans son oeuvre chacun peut trouver quelque chose de proche, de séduisant, de brillant, mais chacun la lira à sa façon.

Vous savez, dans un certain sens, les réactions que suscitent ses romans ressemblent à celles que provoquaient ses comportements d'homme. Quand on parle avec des amis d'Hubert Aquin, de l'un à l'autre on retrouve une image différente, une facette inconnue, une remarque qui surprend. Grand, large d'épaules, cheveux noirs, sourire on en peut plus séduisant, tel il était en personne. À une certaine époque, quand il assumait la direction des Éditions La Presse, il rencontrait les auteurs qui voulaient lui remettre leur manuscrit. Jamais il ne se permettait alors de les laisser partir sans leur dispenser des paroles d'encouragement, pratique rare dans le monde des lettres. C'était sa façon de pan-

ser les plaies et les blessures des « esclaves de la plume » qui n'ont guère l'habitude qu'on ménage leur amour-propre.

« Prochain épisode »

Grand seigneur indépendant, Hubert Aquin refusa avec bruit et fracas le Prix du Gouverneur général, tout en étant chroniquement désargenté ; fantaisiste, il ne comptait pas son temps ; chaleureux et fidèle en amitié, il était toujours prêt à s'intéresser aux autres et à leurs problèmes. Dans son for intérieur il vivait pourtant le drame de l'écrivain qui ne cesse de chercher sa voie. À cet égard, il faut lire son premier roman, dont le titre est déjà l'amorce du futur individuel et collectif, où il avait écrit :

« De fait une logique manquera toujours à ce livre. À ma vie, c'est la violence armée qui manque et notre triomphe éperdu. Et je brûle d'ajouter ce chapitre final à mon histoire privée. »

Après *Prochain épisode*, publié en 1965 à Montréal et un an plus tard à Paris, par Robert Laffont, voilà *Trou de mémoire*, une façon d'établir un lien entre l'incapacité de s'affirmer et le goût de tout oublier. « Le pharmacien est très prospère en période de gestation révolutionnaire », écrit Hubert Aquin. « On vient à lui pour obtenir un sédatif plus puissant contre la douleur coloniale ou un super-hypnotique, car on n'en peut plus et on rêve de s'abolir dans un coma dépolitisé. »

Avait-il tort ou raison ? Dramatisait-il son univers ? Était-il trop exigeant ?

Il est inutile de poser des questions à un romancier de cette trempe qui avait sa vision du Québec et de son avenir collectif. Comme j'ai déjà signalé, Hubert Aquin avait une immense culture et le don d'en user à sa façon. Son roman intitulé *L'antiphonaire* en est un éclatant exemple. Selon le Petit Larousse, ce terme signifie : « Livre d'église contenant les diverses parties de l'office chanté dans le chœur », selon le romancier c'est, entre autres, une charge contre l'intolérance religieuse et les erreurs commises au cours des siècles au nom de divers cultes. Il recevra le Prix du Québec pour cette oeuvre, puis, quatre ans plus tard, le Prix David, mais il suffit de lire *Point de fuite*, son autobiographie en principe, pour se rendre compte à quel point il est dominé par le doute. C'est comme s'il était hanté sans cesse par l'éternelle tirade de Hamlet :



« Être, ou ne pas être, c'est la question. »

Il n'en reste pas moins que le succès de ses livres est évident dans ces années soixante dix. Ses trois romans paraissent en anglais, des spécialistes s'y intéressent en publiant des analyses aussi savantes qu'élogieuses et le public lecteur le découvre, bien que ses romans n'atteignent pas un grand tirage. On parlera beaucoup, néanmoins, de sa dernière oeuvre : *Neige Noire*.

« Je dois maintenant à la fois être et ne pas être »

Cette citation du philosophe Kierkegaard précède ce roman qui est une sorte de scénario de film, ponctué de remarques profondes et lourdes de conséquences en ce qui concerne la vie de l'auteur.

« Le temps est le secret même de la subjectivité et si on doit se référer à un voyage pour le capter avec plus d'acuité, il faut invoquer le voyage intérieur. Quand on objective le temps, c'est qu'on parle du temps des autres et, par conséquent, de l'espace qui nous sépare des autres. En amour, si réduit soit cet espace, il n'en figure pas moins l'infranchissable frontière entre deux êtres. »

Il n'a plus beaucoup de temps, Hubert Aquin ; trois ans plus tard, en 1977, il disparaîtra. Quelques mots échangés avec des amis, une atmosphère

chaleureuse, des lettres de lecteurs enthousiastes qu'on peut relire par des soirées de pluie et de grisaille, auraient peut-être pu éviter ce coup de feu qui a marqué sa fin. Sait-on jamais... Ceux qui ont connu et aimé cet écrivain ont ressenti alors l'importance du vide qu'il a laissé dans la communauté littéraire québécoise. Remords, regrets, sentiment de culpabilité à l'égard de quelqu'un qui paraissait, malgré certaines pages qu'il avait écrites, vivant et présent ; peu importe ! C'est terminé. Hubert Aquin est parti. Il a laissé des livres, des articles, des textes radiophoniques, des pièces et des scénarios. Il avait vécu dans plusieurs milieux, comme ça, au hasard de sa carrière qui avait commencé à Radio-Canada pour se poursuivre

à l'Office national du Film, puis aux Éditions La Presse.

Dans ses romans on retrouve les traces de ses voyages, de son exode en Suisse, comme de ses séjours à Paris. Mais ce sont ses lectures, sa connaissance des grands philosophes dont il a su comprendre et interpréter la pensée, qui marquent le plus son oeuvre. Hubert Aquin, détenteur d'une licence en philosophie de l'Université de Montréal, demeure sans doute le seul écrivain québécois qui a poussé aussi loin la réflexion philosophique sur notre siècle et dans son cadre sur la collectivité québécoise. Il y a puisé, également, une substance d'autant plus originale qu'il a su l'adapter à l'évolution de la société d'ici à laquelle il appartenait par toutes ses fibres. □

À LIRE OU À RELIRE

<i>Prochain épisode</i> , Montréal, Cercle du Livre de France	1965
<i>Trou de mémoire</i> , Montréal, Cercle du Livre de France	1968
<i>L'antiphonaire</i> , Montréal, Cercle du Livre de France	1969
<i>Point de fuite</i> , (autobiographie) Montréal, Cercle du Livre de France	1971
<i>Neige noire</i> , Montréal, Éditions La Presse	1974
<i>Blocs erratiques</i> , Montréal, Éditions Quinze	1977
(textes, 1948-1977, rassemblés et présentés par René Lapierre)	



Tom Waits, le mécréant de la musique pop

Tom Waits. Péquenaud de génie. Riche à craquer, on dit qu'il préfère demeurer dans sa Rolls, au cas où l'envie lui prendrait de se lancer droit devant dans une chevauchée fantastique vers l'horizon béant. Ce sont probablement des racontars. De ceux que l'on tient quand on veut parler d'un être bizarre, différent, fantasque, qui se fout complètement des qu'en-dira-t-on, et qui pour cette raison, devient une véritable usine à ragots. Car étrange, il l'est tout à fait, Tom Waits. Coule dans ses veines le sang cavalier des Tramps, des ménestrels, des rebelles, des hobos comme ceux qui se collent, sangsues opiniâtres, au ventre rebondi des wagons maflus en partance pour l'ailleurs. Tom Waits est actuellement le plus

grand chanteur de l'Amérique, non pas celle des banques, ou du glamour sordide hollywoodien, mais plutôt de l'autre, des paumés qui se piquent au jeu de la drogue, des rebuts qui préfèrent au confort climatisé de l'Amérique moderne les relents nauséabonds des tavernes et des maisons de passe à bon marché. C'est là que Waits puise son inspiration, dans ces fleurs écarlates qui éclosent sur le fumier urbain.

Sa voix éraillée l'avait rendue célèbre. Une voix si rauque qu'elle gruge le tympan. Une voix brûlée par l'alcool et les cigarettes! Quel cliché, mais il a le mérite de bien définir cette voix fabuleuse habitée par une ironie mordante. Cette voix cependant, Waits l'a mis au service des mots et des notes, car il est un formidable musi-

icien. Tom Waits a gravé de nombreux disques, tous sont bons, mais il n'avait jamais à date réalisé un microsillon d'une telle puissance. Le disque précédent, *Swordfish and Trombone* avait balisé un itinéraire créateur, sinueux et cohérent à la fois, unique. Celui de Tom Waits. Et son dernier album poursuit avec une faconde démesurée la brèche amorcée auparavant.

Rain Dogs. Tel est le titre de la dernière production de Tom Waits. Sur Island Records. Et c'est une pure merveille. Il y a 19 chansons différentes sur les deux faces. Et chacune porte en elle un monde hautement personnel. D'abord au niveau musical. Waits se promène avec une indolence feinte et toute géniale entre différents styles à forte saveur acoustique: Blues,

Bossa, Polka, Rock, Soul, ballade, Jazz moderne, Country and Western, Dixie...

Singapore parle d'un capitaine perdu sur terre, pendant que la guitare brode une mélodie discordante empruntée à Ornett Coleman. Dans *Clap Hands*, le rythme fleure bon le Blues le plus cru. Avec *Cemetery Polka*, Waits martèle la famille au son du trombone. Parfois le sarcasme fait penser à Zappa. Dans *Jockey Full of Bourbon*, l'alcool à couleur de Bossa devient le personnage principal d'une douce élucubration éthylique. Et on revient au Blues avec *Big Black Maria*, alors que Keith Richards fouille le rythme brut d'une guitare acide, nue, sans fioriture. Voilà quelques-unes des chansons qui meublent le côté A de *Rain Dogs*, lequel se termine sur les

notes aigres de *Time*, grande ballade sentimentale et perverse où l'argent et le temps deviennent la mesure même de l'amour.

Mais toujours, sous la rudesse des mots apparaît une tendresse naïve et rebelle qui touche au plus profond de l'âme. D'ailleurs la pochette en est la meilleure preuve: on y voit un Tom Waits imberbe, les yeux clos, en confiance, la tête collée sur la poitrine d'une femme qui pourrait être sa mère, une femme heureuse qui rit, d'un rire si franc.

Et ça barde aussi fort du côté B!

Rain Dogs, la chanson, me fait penser irrésistiblement à Kurt Weill. La pièce suivante s'intitule *Midtown*. Elle met en vedette les *Uptown Horns* dans un intermède jazzé non chanté. Il y a d'ailleurs trois instrumentaux sur cet album qui viennent ponctuer le déroulement des chansons qui se lit comme une bande dessinée, tant chaque pièce est parfaite en soi et tant elle colle néanmoins aux autres. Suit un superbe poème, *9th and Hennepin*, dit avec une force redoutable sur fond de feulement plaintif. Avec *Gun Street Girl*, Waits fait un grand clin d'oeil à Taj Mahal, bluesman du Delta, alors qu'il narre l'histoire de John John, en pinçant les cordes frêles d'un banjo banal. Dans la pièce suivante, *Union Square*, on plonge dans le R-n-B, on y est *Down, Down*, et c'est vrai que souvent la vie est une dégueulasserie. Keith Richards vampirise la mélodie et la crache en petits fragments sanglants à travers de courts riffs sobres et sauvages à la fois. Waits enchaîne avec *Blind Love*, un country savoureux. Une autre histoire d'amour déçue. Puis il remonte le pendule en y allant d'un *Boogie ringard*. Il s'agit de *Walking Spanish* que le saxophone sulfureux de John Lurie, des *Lounge Lizards*, tyrannise en sourdine. Et sans même s'en rendre compte, on embarque dans le *Downtown Train*, à l'allure moderne, à la sonorité veloutée, juste le temps d'apprendre que les rêves sont comme la pluie, qu'ils viennent, qu'ils s'effritent et qu'ils coulent à la fin dans le caniveau de la désillusion. Puis. Et puis... Ça continue encore.

Avec au centre, au coeur des choses, toujours, la personnalité immuable et fragmentée de Tom Waits, qui dit ses histoires de toutes les façons possibles, avec une justesse inouïe tant dans le choix des mots que dans celui des musiques et des rythmes.

Tom Waits nous convie à un voyage fantastique à travers ses fantasmes, à travers sa folie, dans un territoire dépayant, à première vue, mais un territoire que l'on connaît, car c'est là où se sont installés le doute et la peur, là où s'est installé le besoin de l'amour. Et c'est pour cette raison que Tom Waits est le plus grand ménestrel américain. Et *Rain Dogs*, l'un des meilleurs disques de l'année.

LES CHOIX DE GÉRARD LAMBERT

THE CLASH
«Cut the Crap»
Epic FE 40017
■ ■ ■ 1/2

Trois ans depuis le dernier *Combat Rock* et Joe Strummer et Paul Simonon sont toujours là. Pas de dépaysement brutal au royaume de Clash. Il y a surtout un regain d'enthousiasme qui fait de «Cut the Crap» une vraie réconciliation joyeuse de tout ce qui a fait la force des Clash: son rugueux, beat bien carré, mélodie immédiate, attaque de guitare saturée au-dessus de tout soupçon, boîtes à rythmes, et techno punk. Une musique de voiture qui vrombit sous le capot rutilant, une machine qui engendre un rock brillant. Terriblement... ouais... terriblement british. À peine la pointe du diamant posée sur les premiers sillons que cette furie vous débranche à cent à l'heure. Paroles militantes et ironiques. Clash démontre sa capacité à utiliser les mots sans la recherche esthétique, sans la phraséologie théâtrale, sans la structure répétitive et sans simplisme pesant et bien pensant. Album à l'écriture intelligente, évidente et efficace. Ce groupe qui dans l'histoire du rock a le plus désiré faire un exemple de ce que le rock doit être, est de retour. Tout est condensé dans cette tension contenue si authentiquement urbaine, les faubourgs de l'Angleterre sous la même loi du talon. Tout un programme.

TOM WAITS
«Rain Dogs»
Island ISL-1065
■ ■ ■ ■

Depuis qu'il s'est marié et a fait des enfants, il a changé de vie. Il a pris l'air, il sent moins la vieille cigarette, il ne boit plus et son visage s'est transformé. Son dernier disque est génial, faisant la continuité du précédent. Encore une fois cet album est un atelier où il se passe des tas de trucs car il expérimente plein de sons. C'est du rock qui n'en est pas, sa musique s'inspire du folk, du jazz, du country, du blues aussi, à quoi il juxtapose la beauté redoutable de sa poésie. Il y a des ambiances, Waits est à la découverte de New York, de ses quartiers, de ses rues, de ses humeurs, de ses personnages qu'il examine, à peine déformés derrière son verre maintenant vide qu'il croque, qu'il écorche tout nu dans ses couplets. Couler dans un cocktail sonore, subtil et imagé où se mélange une rythmique suave avec scie musicale, cuivres étranges, accordéons, tubas, guitares, piano, fanfares. Tom Waits est l'un des grands et le plus important auteur compositeur américain. Ce chroniqueur des lumières artificielles où derrière la lumière passe la tendresse. Ça donne un disque inventif, fort et authentique, incroyablement réussi. «Rain Dogs» est son deuxième chef-d'oeuvre (son premier étant son précédent «Swordfish and Trombones» en 83).

THE REPLACEMENTS
«Tim»
Sire 92 53301
■ ■ ■

Alors comme ça depuis une heure on cherche parmi les nouveautés un disque de rock bien musclé qui aurait toutes les qualités du rock à biceps mais pas les défauts. Quelque chose de solide que l'on peut décemment passer à ses amis sans que l'un d'eux lâche perfidement: «Dis, c'est quoi ce bruit?» Bref, un disque d'un groupe assez complet possédant un chanteur guitariste digne de ce nom, un guitariste qui ne l'est pas moins, un bassiste qui ne manque aucun point et une batterie qui n'est pas non plus en reste. Très bien, ce nouveau disque vous tend les bras. C'est un bon disque. Ça tourne bien. Puissant et mélodique; carré et distingué. Un vrai groupe rempli d'émotions et de classe. La tradition du binaire tiré à quatre épingles, des riffs polychromes et des solos intrépides en technicolor. Et ça ne rate pas. Voilà, terminé, tour de contrôle appelle chef d'équipage Paul Westerberg (auteur-compositeur): «Bravo, mission accomplie. Rentrez à la base.»

JAMES TAYLOR
«That's why I'm here»
Columbia FC 40052
■ ■

En posant le disque sur le plateau, je savais déjà l'avoir entendu. James n'a jamais filé que le même écheveau, ou si vous préférez cette autre image: c'est un sablier que l'on retourne inlassablement. Ça coule. C'est une tranche de soleil un tantinet mélancolique. Cette lumière voilée qui enveloppe. Donc pour le fond rien de changé, pour le bonhomme non plus, toujours cette voix nonchalante, ces mélodies passe-partout qui habillent les textes. Le disque qu'il nous livre mérite bien sûr, ne vous en faites pas, le succès d'estime qu'il doit recevoir, d'accord. C'est votre droit; on peut même apprécier la perfection propre, la technique implacable et le talent incontestable de ce chanteur pour les mélodies faciles, les arrangements carrés et l'art de monter une chanson comme de la crème chantilly. Un parfait chocolat fondant. C'est easy listening. Pas forcément mauvais d'ailleurs, seulement sans grand intérêt à moins de vouloir essayer votre nouveau sofa.

PLEIN
AIR

Simone Piuze



Jeux de neige coopératifs (1)

C'était un dimanche matin de novembre. Les acacias entourant la maison étaient couverts d'une neige fraîche tombée durant la nuit et mon unique sapin, qui semblait si timide l'été dernier, retrouvait enfin toute sa splendeur hivernale (même si on est encore, selon le calendrier, en automne!), ses branches touffues maintenant décorées d'une fine pellicule de blanc. Première neige 85... Éblouissement face à ces cristaux légers qui jamais ne me lassent d'année en année! Envie d'aller tout de suite courir sur ce tapis immaculé, puis de m'y étendre quelques secondes afin d'y laisser la trace de mon corps! Envie d'aller faire mon premier bonhomme de neige de l'hiver, comme je-le fais chaque année en une sorte de rituel stimulant et défulant, sorte de retour vers l'enfance, vers ces jeux fous que l'on pratiquait entre frères et sœurs pour le seul plaisir de voir surgir devant nous ce « totem » dont la lourde et éphémère présence fêtait l'arrivée de la saison froide dans la joie.

J'ai donc enfilé ma tuque, mes mitaines et mes grosses bottes et, en compagnie de mon fils et de mon compagnon, avons commencé à rouler cette neige mouillée — condition primordiale à la réalisation du bonhomme! — en forme de boule... « Sa tête grossit à vue d'œil! » a dit Alexandre. Rire: « C'est plutôt son ventre; la tête viendra après! » ai-je rétorqué, penchée sur cette boule magique qui, en roulant, amassait des feuilles mortes, vestiges de l'automne. On se prend au jeu. Ivresse dans l'action commune. Les mitaines se mouillent tandis qu'on sculpte ce ventre énorme et ce torse qui devront soutenir la tête... « Aidez-moi! » crie maintenant Alexandre, suant derrière une énorme boule qui ne veut plus rouler. Yves vient à sa rescousse, soulevant la précieuse tête emplie de feuilles et de bosses et la déposant avec mille précautions sur le corps de notre bonhomme. « Il faut bien ajuster la tête à la poitrine pour ne pas qu'elle tombe au moindre souffle du vent! » dit-il, tandis que je sculpte bras et mains — c'est ma spécialité — et qu'Alexandre court chercher une branche qu'il coincera entre le thorax et un bras du bonhomme. On creuse les yeux et on installe dans les orbites des chardons — ça lui fait un regard piquant! —, on lui insère une carotte dans le coin de la bouche — un cigare original! —, et je modèle son gros nez et ses arca-



photothèque LA PRESSE

La neige, qui souvent fait le malheur des uns, peut facilement faire le bonheur des autres.

des sourcillères. Ses cheveux sont faits de petites branches séchées portant encore quelques feuilles mortes que l'on place sous son bonnet à pompon fait de neige. On ne parle plus: on est en dehors du temps, concentrés sur cette oeuvre de neige, sculpture éphémère qui nous comble en cette matinée de première neige. Qu'il est beau et joyeux, notre bonhomme!

Plaisir et collaboration

Cet après-midi-là, les trois petites voisines se mettront, elles aussi, à la tâche, modelant leur bonhomme qui, ô surprise, n'a pas de feuille sur le corps! Tout blanc, penchant dangereusement vers l'avant, des cheveux faits d'herbes jaunies et une bouche mordante présentant des cailloux pointus à la place des dents, il semble gre-

lotter sous le tissu que les fillettes ont jeté sur ses épaules fragiles... Je l'observe quand, soudain, sa tête tombe, suivie du reste! Nous participons au sauvetage, que dire à la reconstruction du bonhomme, sérieux comme des papes, pansant les blessures de ce frère de neige à peine né que déjà mort. Anne-Marie et Dominique lui façonnent une nouvelle tête, tandis que nous prenons soin de bien « souder » entre elles les parties de son corps. Nous sommes six à prendre part à ce jeu de neige coopératif, comme nous serons six tout à l'heure à nous lancer des balles, dissimulés derrière les arbres, faute d'avoir assez de neige pour construire un fort...

Nos bonhommes ont survécu à la douceur du temps pendant deux semaines, puis ont fondu, laissant par terre carottes, tissus, branches et chardons. Mais

Dame Nature s'étant avisée de nous envoyer encore un peu de neige, il y a quelques jours, il n'en fallait pas plus pour faire repartir le bal des jeux d'hiver. Lorsqu'on veut, à tout prix, jouer à la « guerre des tuques », on se débrouille, même s'il n'y a que très très peu de neige! Aussi, quelle ne fut pas ma surprise d'entendre Alexandre et les voisines me dire: « Viens-tu jouer dans nos forts?... Les balles sont prêtes: comme la neige n'était pas assez mouillée, on l'a humidifiée avec l'eau du ruisseau... Pour construire les forts, on s'est servi des bûches de bois qu'il y avait dans la cour, des tas de bûches non débitées. »

L'amitié d'abord

Me voilà derrière un fort in-

génieusement construit de bûches empilées les unes sur les autres, un seau d'eau à ma disposition pour « mouiller » la neige qui servira à modeler nos balles. Il fait déjà nuit — les enfants ont mis toute la journée pour construire les deux forts — et la lune brille là-haut. Les aboiements d'un chien du voisinage constituent le seul bruit de fond, tandis que, silencieux, nous lançons nos balles de neige en direction de l'autre fort décoré d'un épouvantail à oiseaux, vestige de l'été dernier. Mon compagnon, qui avait tout d'abord fait la moue sur ce jeu, commence à s'enthousiasmer, me chuchotant dans l'oreille quelques trucs de stratégie: « Il faut coordonner nos actions, dit-il. Surveiller les moindres faiblesses de l'ennemi... Tiens, regarde: ils rampent à l'extérieur du fort qu'ils laissent non protégé! Reste ici, envoie des balles; moi, je contourne la maison et j'entre dans leur fort. Ils seront bien reçus quand ils reviendront! » Je surveille les fuyards qui se dirigent vers notre fort et leur lance des balles, les faisant rebrousser chemin. Lorsque Dominique reviendra en courant vers son fort, Yves l'accueillera à coups de balles! On rit, on n'a plus de balles et la neige se fait rare. « En voulez-vous d'autres? On vient vous en porter! » crie l'ennemi, qui ne tient absolument pas à ce qu'on capitule. En fait, il n'y aura aucun perdant, ce soir-là. On y jouait pour le plaisir, et c'est ça qui importait.

« On remarque, en retournant aux sources mêmes de la coopération chez les Inuit, que dans plusieurs jeux qui leur sont familiers, les joueurs ne connaissent pas le vainqueur. Le sens du partage et de l'apprentissage communautaire font partie intégrante de leurs jeux », disent Pierre Provost et Michel José Villeneuve, auteurs de l'excellent bouquin sur les jeux et sports coopératifs, *Jouons ensemble*, paru aux éditions de l'Homme. Avec eux, je crois profondément en l'importance des jeux coopératifs pratiqués en famille et entre amis, façon joyeuse de s'initier au partage, à l'entraide et à l'harmonie, denrées plutôt rares de nos jours. « L'amitié d'abord, la compétition ensuite », dit un vieil adage chinois. « Même le hockey — jeu compétitif s'il en est un! — peut devenir coopératif! » disent les auteurs de *Jouons ensemble*. La semaine prochaine, nous verrons comment ce sport, devenu de combat, peut se transformer en jeu coopératif.

Des cadeaux pour tous les goûts et tous les budgets aux Éditions La Presse



**L'encyclopédie micro-ondes
Pol Martin**
Pol Martin
Un magnifique livre comptant plus de
500 photos couleurs. Reliure cartonnée
de luxe.
416 pages



**Ces merveilleux
oiseaux
du Canada**
Candace Savage
Un livre d'une beauté
exceptionnelle, illustré
d'une centaine de photos
en couleurs. Cartonné,
avec jaquette.
214 pages



**100 ans d'actualités
de LA PRESSE**
Revivez cent ans d'actualités.
Un livre qui plaira autant
aux jeunes qu'aux moins
jeunes.
334 pages



**Le guide du Québec
collectif**
Cette nouvelle édition révisée
vous fait découvrir en 17 chapitres
un vaste pays à explorer et à
aimer. Cartes routières.
432 pages



René Lévesque... 76 à 85
Girerd
208 pages
Girerd nous rappelle, par le biais de la
caricature, les années de René Lévesque
comme premier ministre du Québec.

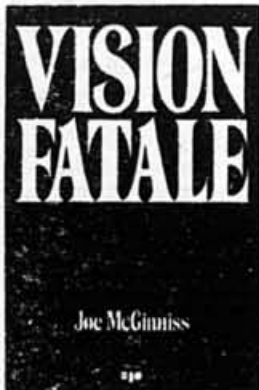


**Louis Riel, un destin
tragique**
Bernard St-Aubin
Une biographie solidement do-
cumentée faisant le point sur de
nombreux aspects controversés
de la vie du chef des Métis.
318 pages



Gloutons et gourmets
Gérard Delage
L'auteur n'a qu'une idée en tête:
apprécier le bien boire et le bien
manger et faire partager sa joie à
ceux qui forment «la foule en
délire».
118 pages

**En vente
partout**



Vision fatale
Joe McGinniss
Revivez avec fidélité l'une des enquêtes
criminelles les plus complexes que
l'Amérique ait connues.
Un suspense si puissant que nul lec-
teur ne pourra l'oublier.
656 pages



**Au nom du père
et du fils**
Francine Ouellette
Déjà vendu à plus de 10000
exemplaires, ce roman fut
finaliste au prestigieux Prix
Molson 1985.
632 pages



Au nom du père et du fils
Le Sorcier
Francine Ouellette
La suite palpitante de «Au nom du père et
du fils» qui a consacré Francine Ouellette
au rang des meilleurs auteurs du roman
historique québécois.
568 pages



La planche à voile
Mike Gadd, John
Boothroyd, Ann Durrell
Chacun y trouvera les renseignements et les
recommandations indispensables à la prati-
que de ce sport passionnant et plein de dé-
fis. Nombreuses illustrations.
128 pages



Le guide de l'auto 86
Denis Duquet et
Marc Lachapelle
Ne manquez pas cette édition spé-
ciale 20e anniversaire du Guide de
l'auto le plus complet en Amérique.
472 pages



Le guide du vin 1986
Michel Phaneuf
L'auteur nous fait découvrir
cette année plus de 1250
vins disponibles au Québec.
288 pages



Cuisine du Québec
Institut de tourisme et
d'hôtellerie du Québec
Découvrez les recettes régionales du
Québec telles qu'elles se pratiquent
encore dans nos régions. Nombreuses
illustrations couleurs.
152 pages



**La cuisine au micro-
ondes à votre portée**
Thérèse Daigle-Charette
Professeur à l'Institut national
des Viandes, l'auteur
nous livre plus de 120 recettes.
Reliure spirale.
160 pages



La cuisine chinoise
Thérèse Daigle-Charette
Ce livre vous permettra
d'apprendre une des cuisines
les plus appréciées au
monde. Reliure spirale.
148 pages

OFFRE SPÉCIALE AUX ABONNÉ(E)S DE LA PRESSE: 20% DE RÉDUCTION

COMMANDEZ PAR TÉLÉPHONE



**Service
rapide et efficace**

285-6984

Économisez temps et argent en com-
mandant vos livres des Éditions La
Presse par téléphone. Vous n'avez
qu'à composer le numéro 285-6984,
donner votre numéro de carte VISA
ou MASTERCARD et le tour est
joué. Ce service vous est offert du
lundi au vendredi de 9 h à 16 h.
Prière de noter que les échanges et les
remboursements ne sont pas acceptés.

BON DE COMMANDE

Veillez me faire parvenir le(s) livre(s) indiqué(s)
par un crochet:

	Prix régulier	Prix abonnés de LA PRESSE
() Ces merveilleux oiseaux du Canada (837)	49,95	39,95
() Cent ans d'actualités	24,95	
() De luse personnalisée (888)	49,95	
() Régulier (501)	24,95	19,95
() Guide du Québec (596)	9,95	7,95
() René Lévesque... de 76 à 85 (884)	13,95	11,15
() Louis Riel (505)	14,95	11,95
() Encyclopédie micro-ondes Pol Martin (519)	19,95	15,95
() Gloutons et gourmets (849)	9,95	7,95
() Vision fatale (503)	19,95	15,95
() Au nom du père et du fils (507)	19,95	15,95
() Le sorcier (540)	19,95	15,95
() La planche à voile (557)	14,95	11,95
() Guide de l'auto 86 (598)	14,95	11,95
() Guide du vin 86 (838)	9,95	7,95
() Cuisine du Québec (812)	13,95	11,15
() La cuisine au micro-ondes à votre portée (894)	14,95	11,95
() La cuisine chinoise (905)	14,95	11,95

IMPORTANT: joignez à cette commande un chèque ou mandat
payable aux Éditions La Presse. Vous pouvez également utiliser
votre carte de crédit comme mode de paiement.

M/ Card
VISA no.....

À retourner aux:
Éditions La Presse, Ltée
44, Saint-Antoine ouest,
Montréal, Québec
H2Y 1J5

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE.....

PROVINCE.....

CODE POSTAL.....

TÉL.....

TOTAL
ci-joint.....

(plus 15 pour
frais de poste
et manuscrits)